

Académie Royale  
de Langue & de Littérature  
Françaises



BULLETIN

TOME XXVIII — N° 3  
Décembre 1950

## SOMMAIRE

Paroles prononcées par M. Henri Davignon à l'occasion du décès de M. Valère Gille .....	83
<b>Surlimbes</b> , lecture faite par M. Pierre Nothomb .....	85
<b>Réception de M. Fernand Desonay</b>	
Discours de M. Gustave Vanwelkenhuyzen .....	93
Discours de M. Fernand Desonay .....	105
<b>Réception de M. Luc Hommel</b>	
Discours de M. Henri Davignon .....	119
Discours de M. Luc Hommel .....	126

---

# Paroles

prononcées le samedi 17 juin 1950

par M. Henri DAVIGNON.

---

Mesdames, Messieurs,

Le deuil que l'Académie a subi depuis sa dernière séance la prive de son Doyen, le poète qui prolongea parmi nous la présence de la Jeune Belgique. Valère Gille avait été le premier membre élu le 28 janvier 1921, après la désignation par le Roi de nos membres fondateurs. De sa mission de précurseur, de son privilège de Parnassien il gardait une fierté légitime. Attentif à toutes nos prérogatives, il était exigeant pour tout ce qui touchait au prestige de l'Académie, à son recrutement, à son renom au dehors, au choix de ses lauréats.

Mais il avait perdu — s'il l'avait jamais eu — le parti pris de la Jeune Belgique envers les formes, qualifiées naguères de révolutionnaires, de l'évolution poétique. Nous l'avons connu sensible au mystère des Symbolistes, glorifiant Verhaeren et Maeterlinck, appréciant Mockel et Elskamp. Son œuvre cependant appartient à une époque. Elle demeure marquée de la grâce et de l'harmonie, de la fermeté aussi de l'école parnassienne. Une sensibilité mouvante lui donne une émotion que beaucoup d'entre nous furent heureux de remonter jusqu'à sa source au moment de son brusque silence. A travers la pureté de son alexandrin sans cheville, sous la fiction transparente des mythes payens, c'est une âme vibrante et ductile qui se manifeste. On est charmé de la retrouver en tant de vers injustement oubliés. On sera frappé de sa vigueur, de son actualité dans les nombreux poèmes inédits dont il nous avait livré la primeur parcimonieu-

sement ici même. Ce testament poétique d'un octogénaire resté jeune de corps et de cœur, il nous appartiendra sans doute de veiller à sa prochaine publication.

Le successeur que nous lui élirons aura la charge de faire revivre, à la place qui sera la leur dans la littérature, l'œuvre et la figure de Valère Gille. S'il la connu cela lui sera facile. Nul ne laisse de sa personne et de son talent une image plus exacte. Cette image elle est devant nos yeux à tous en cette minute. Je vous demande, mes chers confrères, de la contempler en silence pendant quelques instants, reportant à l'immortalité, dont il jouit sans doute dans une éternité bienheureuse, la présence à laquelle Valère Gille a droit dans notre amitié, notre reconnaissance et notre admiration.

---

## Surlimbes.

---

Lecture faite à l'Académie le 4 novembre 1950  
par M. Pierre NOTHOMB.

### I.

Ce n'était plus qu'une colombe  
Persane,  
Ou le reflet du crépuscule sur ses ailes  
Fugitives en la paix du soir,  
Ou même le silence où passait ce reflet,  
Ou le silence en moi qui naît de ce silence.

Ce n'était plus que le souvenir des colombes,  
Que le reflet du souvenir de la douceur  
Que fut leur vol dans la gloire du crépuscule  
Dans la gloire immobile et si douce du soir  
Qui commençait et qui était le jour encore  
Et qui était déjà le souvenir du jour.

Ce n'était plus que le reflet du souvenir et du silence,  
Ce n'était plus que l'air où le vol a glissé,  
Que le vide de la pensée  
Dans la plénitude du vide  
Où n'existe même plus  
Le silence.

## II.

Haut verger dans le ciel, et le ciel des bergers,  
 Haut verger dans le ciel des bergers, voix perdues,  
 Et le silence des musiques entendues  
 Hier dans l'air calme et léger du haut verger.

Y a-t-il jamais eu d'orage et de nuage ?  
 Y a-t-il jamais eu de la nuit et du vent ?  
 O cœur toujours vivant,  
 Y a-t-il jamais eu d'ombre sous ce feuillage ?

Y a-t-il jamais eu d'autre fruit que les fruits  
 De la lumière et du silence autour du puits  
 Du haut verger où les bergers du ciel vont boire  
 L'immobile reflet de l'aurore du soir ?

## III.

Le jet d'eau monte et monte au ciel sans se lasser,  
 Et monte au ciel, et toujours il retombe,  
 Sans se lasser il continue à s'élancer  
 Si mince et droit, sans se lasser, et puis retombe.

Si mince et droit pour arriver plus haut encor,  
 Et puis moins haut et puis plus haut, et puis retombe,  
 Et puis plus haut dans un plus pur effort,  
 Et puis retombe.

Jusqu'à la fin de cet effort qui ne veut pas  
 Finir, qui ne peut pas finir, et qui s'épuise  
 Joyeusement à ne jamais finir, et que la brise  
 Et que l'espace en le brisant ne brisent pas.

Jusqu'à la fin du jour et des forces de l'âme,  
 Jusqu'à la fin des jours, jusqu'à la fin des temps,  
 Jusqu'au bout de l'espoir retombant et montant,  
 Jusqu'au dernier — ô mince et droit ! — souffle de l'âme,

Jusqu'au jour où, peut-être, au delà du dernier  
Souffle de l'âme, ou dans l'effort du souffle ultime,  
Il jaillira si haut à travers les abîmes  
De ce ciel, de tout poids terrestre délié,

Et même de l'air frais où glisse ma colombe  
Qu'il ne retombera plus jamais... Il retombe.

## IV.

O Colombe au vol blanc,  
Dans cet azur éblouissant et pâle  
Je ne puis te voir  
Que par ton ombre sur le sol.

Pourtant, au creux du ciel étincelant,  
Le battement de ce haut vol  
De gloire  
A des claquements de métal...

Une plume légère en tombe  
Je la recueille entre mes doigts,  
Si légère et si transparente que j'y vois  
Trembler l'âme de la colombe.

## V.

Voix de cinq heures du matin, douce et brouillée,  
Voix de la jeune femme au corps tendre et défait,  
Qui rêve et ne se sait pas encor réveillée.

L'amour remontera lentement comme un lait,  
Comme une sève dans sa chair ensommeillée,  
Et son corps, dans ce qui restera de la nuit,  
Cherchant le bien-aimé, s'ouvrira comme un fruit.

Peut-être que l'étreinte arrachera son âme  
A la pénombre et jaillira-t-elle en un cri

De fraîcheur et de joie et d'aurore qui rit  
A la rencontre du Dieu vivant qu'elle acclame.

Mais peut-être endormant à nouveau son amour  
Dans ces lueurs où tout le réel se dérobe,  
Lui rendra-t-elle un peu de ces limbes de l'aube  
Où le rêve se cherche avec le demi-jour,

Où la pensée, encore à la chair emmêlée,  
Et bientôt sans limite est déjà sans contour...  
Voix de cinq heures du matin, douce et brouillée...

## VI.

Adieu de la Musique et des formes du monde  
Adieu des mots, déjà des lignes et des sons,  
Et des derniers échos atténués des sons,  
Et de tout ce qui faisait que la lumière était blonde.

Évanouissement même des transparences,  
De la fluidité dernière qui, flottant,  
Rappelait qu'il avait existé des choses, et du temps  
Qui mesurait encore il y a un instant  
(Un instant !)  
L'imperceptible achèvement du souvenir d'une cadence.

Évanouissement même de la lumière :  
De ce que j'appelais lumière, et de ce que  
J'appelais joie, bonheur, silence, et même Dieu,  
Dans ce qui est sans nom et qui est la Lumière.

## VII.

Visages entrevus dans mes nuits, ô Visages,  
Pourquoi vous ? Dégagés d'indistincts paysages  
Vos regards me cherchaient si tristement, si longuement,  
Et pourtant angoissés de devoir disparaître,  
Et voulant tout me dire en un dernier moment.

O déjà détachés — ou rendus à votre être —  
Je devais deviner au fond de vos silences  
Le mot, le cri, l'appel que vous jetiez vers moi  
Éperdument, sans desserrer le pli des lèvres,  
Comme si votre paix, le repos de vos fièvres  
Dépendaient pour jamais d'un souffle de ma voix.

Pardon ? J'avais en mains le poids de la balance,  
J'étais une réponse aux supplications  
Immobiles des yeux levés de vos pénombres,  
Et je n'étais pourtant, au bord des chambres sombres,  
Qu'un homme comme vous — mais qui vivait encor.

Et vous ? Devant la mort, au delà de la mort ?  
Suspendus dans l'éternité de ces secondes  
Entre ce monde qui défaille et l'autre monde  
Dans la grise lueur et l'hésitation  
De l'âme que retient la dernière apparence  
La forme atténuée et flottante d'un corps ?

Je voyais s'effacer votre triste mystère  
Vers quelle délivrance ou quel gouffre alliez-vous  
Sentir s'évanouir dans un néant très doux  
Ce qui restait de vous, fantômes solitaires ?  
Ou peut-être alliez-vous, repoussés de partout  
Errer obscurément aux confins de la terre  
Sans que le ciel rêvé vous accueille jamais ?

J'avais dit cependant que je vous pardonnais.

#### VIII.

Entre la vie et l'autre vie,  
Ni encor, ni déjà vivants,  
Sauvés de nos dimensions,  
Déjà à d'autres asservis,  
Et vous débattant à coups d'ailes  
En une seconde éternelle  
Et vertigineuse devant

Un mur d'ombre qui se dérobe,  
(Implacable, immobile vent !)  
Ne sachant pas si c'est une aube  
Ou la dernière illusion,  
Si c'est un reste de lumière,  
Si c'est un reste de parole,  
(Où êtes-vous mes biens aimés ?)  
Voulant revenir en arrière,  
Aller en avant, ne pouvant,  
Si c'est un reste de prière  
(O libérés, ô enfermés !)  
N'ayant pas trouvé le passage,  
Sans poids, sans geste, sans visage,  
Sans espoir comme sans adieu,  
Sans réponse encore de Dieu,  
Doutant s'il est une réponse  
S'il est un Dieu, si le néant  
Lui du moins, s'ouvrira béant,  
O porte qui enfin s'enfonce  
Vers n'importe où, le Rien, le Tout...  
Je pense à vos angoisses folles  
Dans cet univers inconnu  
A votre intelligence nue  
Écorchée aux lambeaux des formes,  
Jouée au jeu d'étranges normes,  
Aspirant, ô vertige noir,  
Aux spirales du désespoir :  
Tentation essentielle —  
Qui donc avait parlé d'un ciel ?  
Je sais moi que l'autre lumière  
Déchirement, Éclair qui vit,  
De douceur suave suivi,  
Va dissiper cette entre-vie  
Vous ravir, vous plonger ravis  
Au cœur de la clarté première...

Mais Vous, dans cet instant sans bords  
Nuit des jamais et des encore...

## IX.

Cette terre était comme un homme sans désir,  
Ce paysage était sans saveur ou nuance —  
O vent élevez-vous au delà des tombeaux.

Qu'y avait-il à l'autre bord des transparences ?  
Trouverai-je un rameau que je puisse saisir ?  
Quand heurterai-je de mon pas quelque racine ?

Rien ne faisait peur ni horreur, rien n'était beau  
Rien n'était laid. La brume effaçait la colline,  
Puis une autre naissait de cette nuit du jour.

Étaient-ce des oiseaux qui passaient sans bruit d'ailes,  
Des âmes qui erraient, ou un dernier soupir  
Qui s'évanouissait comme une bulle vide ?

Quel était ce pays sans heure et sans retour ?  
Entendre, entendre encor des paroles mortelles !  
Atteindre un lieu où tu pourrais vivre ou mourir

Voyageur immobile en ces douceurs livides !

## X.

Brume absorbe flamme :  
O clarté diffuse  
Entre vie et mort.

Ainsi est mon âme :  
De ce cri qui fuse  
A ce chant sans bords.

Je cherche mon être,  
Lueur diluée  
Je suis rien et tout.

M'y perdre — ou renaître  
Et de la nuée  
Rejaillir en Vous !

## XI.

S'ouvrent les yeux de l'âme en la tiède buée  
 De blancheur indistincte et diffuse, où plus rien  
 N'existe qu'un repos humide, aérien,  
 Indéfini, fait de lueurs atténuées.

Limbes, et sans un reflet d'ailes remuées,  
 Inconscient bonheur qui ne songe à comprendre  
 Sinon qu'il sent dans l'eau fluide se répandre  
 Le dernier sang de ses veines exténuées.

O bonheur devenu charnel, effusion  
 Dans le grand Tout de ce qui demeure de l'être,  
 Chaleur, douceur, amour qui ne se peut connaître  
 Et qui se mêle à Dieu dans la confusion!

J'étais mort, j'atteignais aux portes de la vie,  
 Allais-je dépasser ces limbes sans soleil ?  
 Qui m'arracha de ce voluptueux sommeil ?  
 Qui me refit vivant en deçà de la vie ?

## XII.

Pourquoi vivant, pourquoi mué ?  
 Pourquoi tué, voluptué ?  
 Pourquoi repu de ce repos ?  
 Pourquoi tombé de ce tombeau ?  
 Pourquoi rendu à ce combat  
 — Ce bras levé, ce cœur qui bat ? —  
 Pourquoi rejeté de ce seuil  
 Et, repris par tous, être seul ?

---

## Réception de M. Fernand Desonay.

Discours de M. Gustave VANWELKENHUYZEN.

Monsieur,

Je ne suis pas étonné du tout de vous voir appelé aujourd'hui à siéger parmi nous. Je le dis tout de suite : vos mérites et la qualité de vos ouvrages suffisent à l'expliquer. Ce qui me surprend, c'est que notre compagnie m'ait chargé du soin — d'ailleurs agréable — de vous adresser son compliment. A quel titre particulier vais-je vous souhaiter la bienvenue ? Je ne suis ni votre ami d'enfance, ni votre compagnon d'études, ni votre voisin de campagne. Je ne suis même pas — mais il s'en faut d'assez peu — votre aîné. Je ne vous ai que très rarement rencontré, nous n'avons échangé que peu de paroles et si je vous connais depuis tantôt vingt ans, je ne vous connais qu'à travers vos ouvrages. Cette façon, à vrai dire, peut n'être pas mauvaise.

Avons-nous tout de même, vous et moi, quelque chose de commun ? Sans trop chercher, je découvre cette passion des lettres et ce goût de l'histoire littéraire qui nous a conduits l'un et l'autre en droite ligne au professorat et à l'enseignement — à des étages, il est vrai, différents — de la littérature française. Au surplus, si depuis une vingtaine d'années déjà vous occupez une chaire à la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, vous ne rougissez pas de rappeler que vos premières armes dans la carrière, vous les fîtes dans l'enseignement moyen, aux athénées de Chimay, de Hasselt et de Namur.

Mais voilà que je découvre sur votre vie présente ou passée des détails qu'il y a un instant je disais ignorer. C'est que, comme à vous, Monsieur, il m'arrive de me livrer aux recherches de caractère biographique. Ma mission de ce jour me fournissait un

bon prétexte pour me laisser aller à ma manie. J'ai donc poussé ma petite enquête et j'en fais connaître le résultat avec d'autant moins d'hésitation, d'autant moins de scrupule, que je vous sais partisan de la méthode. Vous m'excuserez seulement si je l'ai appliquée à votre propos.

Et me voici à l'aise pour parler de vos amours. Car vous avez eu jusqu'à ce jour deux grandes amours que je ne saurais taire, deux amours auxquelles je ne doute pas que vous demeuriez encore longtemps fidèle. Deux amours à la fois — mais vous avez le cœur large —, deux amours qui s'adressent à des dames d'ailleurs nullement jalouses, parce que nullement rivales, deux grandes dames qui sont un peu sœurs et dont l'une — j'ai hâte de le dire — se nomme Littérature et l'autre, Philologie.

A quand remonte le culte que vous leur avez voué ? Je l'ignore, de même que j'ignore dans quelle mesure votre mère, qui vous enseigna les rudiments, et vos premiers maîtres, les Frères des Écoles chrétiennes, ont pu encourager l'éveil et les premiers effets de votre passion. Pour son épanouissement, je parierais sans hésiter que les Pères Jésuites du collège Saint-François Xavier, de Verviers, n'y sont pas tout à fait étrangers. La littérature, ils vous l'ont, en effet, enseignée, vous faisant même, en précurseurs des méthodes actives, participer certain jour à la représentation des *Enfants d'Édouard*, de Casimir Delavigne, dans une version, il est vrai, prudemment épurée, les rôles féminins ayant été supprimés. Mais quoi ! le respect des bonnes mœurs exige de ces sacrifices.

De ces années d'études, je veux retenir surtout que vous fûtes, sans défaillance aucune, premier dans toutes les classes. C'est un signe qui ne trompe pas : vous étiez destiné à devenir professeur.

La guerre survient. A votre sortie de rhétorique, en 1917, vous décidez de passer la frontière pour rejoindre l'armée belge. Une première tentative échoue. Un an plus tard, remis du bain forcé qui faillit finir en noyade, vous essayez à nouveau de franchir les barbelés. A cent mètres du but, on vous arrête et l'on vous mène en prison. Vous tentez, mais en vain, de vous évader. L'armistice du 11 novembre vous libère à la Citadelle de Liège, le jour même où vous deviez partir pour un camp d'Allemagne.

La paix revenue, vous revenez à vos amours. La philologie romane et la littérature française, ce sont vos maîtres de l'Université de Louvain qui vous les enseignent et vous les font davantage comprendre et aimer. Georges Doutrepont et Alphonse Bayot, qui furent tous deux de notre compagnie, et le baron Béthune, qui avait lu tous les textes du moyen âge, vous ont donné, si j'en crois l'avant-propos d'un de vos livres, « le goût de la recherche, l'amour de la vérité, l'exemple du travail ».

Vous flirtez un instant — le temps de conquérir le grade de bachelier — avec la philosophie thomiste, puis vous êtes reçu, avec la plus grande distinction, docteur en philosophie et lettres. Votre thèse sur le néo-hellénisme des Parnassiens, vous l'aviez préparée au cours d'une année de recherches à Paris. Durant ce même séjour, vous suivez les leçons de Joseph Bédier au Collège de France et celles, dans les autres grandes écoles, de Mario Roques, de Jules Gilliéron, d'Abel Lefranc. Ce dernier devait éveiller en vous le goût de la Renaissance, dont une partie de votre œuvre allait témoigner.

Vous voilà à présent professeur. Bien qu'il ne soit pas de tout repos, le métier passe pour séduire les gens paisibles et d'humeur sédentaire. Pourtant, si vous êtes pédagogue — et l'on dit brillant, excellent pédagogue — vous ne dédaignez pas d'échapper, quand il se peut, aux routines de l'existence quotidienne. Vous ne résistez pas plus à l'appel des paysages nouveaux qu'aux joies de la découverte littéraire. Serait-ce simple hasard si les écrivains dont vous avez fait les compagnons de vos veilles : François Villon, Antoine de La Sale et Alain Fournier, se révèlent tous, à des titres divers, des héros du risque et de l'aventure ?

Les voyages que vous entreprenez, vous les conciliez sans peine avec les exigences des nobles dames que vous servez. On vous trouve à Florence, on vous trouve à Rome, feuilletant avec zèle les manuscrits du *Petit Jehan de Saintré*. Puis vous voici à Chantilly, où l'ombre de votre compatriote, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, s'est irrité peut-être de vous voir, au profit de La Sale, négliger ses chers romantiques. Il est vrai que, depuis, Balzac vous a, lui aussi, retenu. Le British Museum et la Vaticane vous abritent quand, armé de la loupe du paléographe, vous

scrutez d'une ardeur inlassable les vieux parchemins historiés et enluminés.

A la Nationale, où vous revenez volontiers, vous rencontrez Pierre Champion, dont les propos amicaux, au long des quais cent fois arpentés, vous découvrent une conception moins austère, plus vivante de l'histoire littéraire. Vous vous souviendrez, en écrivant votre *Villon*, que celle-ci se recrée aussi bien à travers les visages humains qu'à partir des documents d'archives.

Autre aventure : en 1929 et l'année suivante, grâce à l'aide du Fonds National de la Recherche scientifique, vous entreprenez, excursionniste infatigable, deux expéditions de fouilles archéologiques sur les monts Apennins. C'est encore, comme nous le verrons, l'intrépide Antoine de La Sale que vous y allez chercher.

A Rome, où vous passez, se déroulent, dans le faste et l'enthousiasme populaire, les fêtes du Decennale. Juché sur une pierre d'angle, au sommet du monument du Soldat inconnu, vous assistez au défilé, vous entendez les cris, les chants, les acclamations ; de loin vous écoutez « rugir le tigre » et, emporté dans ce délire, étourdi par ce bruit, vous vous surprenez à fredonner *Giovinazza* et son refrain guerrier. Si vous avez, ce jour-là, vibré à l'unisson de la foule romaine, si quelque temps encore votre esprit allait demeurer la dupe de votre cœur, il faut vous rendre cette justice : dès qu'apparut l'odieuse complicité des deux vociférateurs mégalomanes, vous avez aussitôt brûlé ce que vous aviez si dangereusement adoré. Vos contradicteurs eux-mêmes en conviendront, ceux du moins qui sont de bonne foi : vous avez ce courage assez rare d'affirmer hautement vos opinions, celles-ci fussent-elles n'avoir pas l'approbation de tous vos amis ; vous avez cette autre sorte de courage, plus précieuse encore, de reconnaître, quand il le faut, vos erreurs.

De votre humeur indépendante et de votre probité d'esprit, la dernière guerre devait vous permettre de donner un nouveau témoignage. Écarté de votre chaire de Liège par les Allemands, qui avaient plus d'une raison de se méfier de vous, vous avez, au moment où se renforça leur traque à l'homme, gagné le maquis des Ardennes et, dans cette vallée de l'Ourthe qui devait être si cruellement ravagée lors du dernier sursaut de la male bête, vous avez partagé la vie aventureuse des réfractaires, des saboteurs et

des « baraquiers ». Cette existence, vous l'avez racontée, comme vous l'aviez vécue, sans phrases, sans panache, mais le cœur tout gonflé d'amour et de haine.

J'ai hâte à présent d'en arriver, Monsieur, à l'histoire de vos livres qui, d'ailleurs, se confond depuis plus de vingt ans avec celle de votre vie. J'imagine aisément ce que représente de recherches, de méditations et de labeur un seul de vos ouvrages. Et vous n'êtes pas loin d'avoir achevé le trentième ! Même je ne suis pas bien sûr que, dans le temps où j'ai fini de lire votre dernier paru, vous n'ayez mis le point final à celui qui doit le suivre. Vous nous annoncez en tout cas un *Ronsard, poète de l'amour*, livre de longue haleine, qui, avec votre récente édition de la *Deffence et Illustration*, de du Bellay, et vos actuelles recherches sur le baroque, marque votre orientation vers les études du seizième. Vous promettez aussi des *Pages choisies* de Colette, l'un des quelques écrivains d'aujourd'hui que vous faites figurer dans votre choix des élus. Mais ne nous attardons pas à vos projets ; il suffit bien de vos réalisations !

Dès 1928, c'est-à-dire dès vos débuts, vous faisiez paraître chez Honoré Champion, à Paris, votre étude sur le *Rêve hellénique chez les poètes parnassiens*. Cet important mémoire critique vous valut coup sur coup d'être couronné par l'Académie française et quelque peu malmené par Pierre Martino. Sans doute avez-vous conçu à votre manière cet hellénisme dont vous recherchez la trace dans l'œuvre de Ménard, France, Hérédia et Leconte de Lisle. Se réduirait-il à n'être qu'un « besoin poétique d'exprimer en beaux vers des spectacles de beauté » ? Alors vous auriez eu raison de prétendre qu'il fit à peu près faillite à l'heure même où l'on prétendait le restaurer. Mais la Philologie, dont vous vous reconnaissez le serviteur, l'auteur des *Poèmes antiques* la vénérât aussi, à sa manière. Et son recueil n'est pas avare de ces symboles qu'elle a pour la délectation du poète-philosophe, fait jaillir, comme autant de lumières, des mythes qu'on avait pu croire éteints à jamais. Que Leconte de Lisle et ses amis n'aient pas toujours approché les anciens dans les textes et que, dans leurs évocations, ils se soient révélés plus artistes que savants, voilà qui demeure vrai — fort heureusement pour la poésie.

Un critique de chez nous, après avoir lu votre ouvrage, écri-

vait : « Le livre de M. Desonay a des mérites et des défauts si éclatants qu'on ne peut se tromper en affirmant que c'est là une œuvre de débutant qu'attend une belle carrière d'écrivain ». Combien la prophétie était juste, on en peut aujourd'hui juger.

C'est par *le Petit Jehan de Saintré* que vous êtes venu à Antoine de La Sale et tout de suite vous avez été séduit. Comment ne le serait-on pas ? L'histoire est, en effet, touchante et joliment contée, du gentil page tourangeau qui fut l'amant cajolé, puis trahi et bafoué de la Dame des Belles Cousines. Il faudrait pouvoir évoquer le gracieux et parfois scabreux détail du récit, dire aussi combien on se réjouit, au dénouement, de l'habile et sûre vengeance qu'après tant d'avanies le jeune chevalier sut tirer de l'infidèle, justement confondue devant la noble assemblée des dames de la reine. Cet allègre roman de la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle, qui est à la fois de mœurs et de caractère, vous ne vous êtes pas contenté d'en faire voir l'historicité toute relative et la parfaite unité de ton. En bon philologue amoureux d'écritures anciennes, vous vous êtes appliqué à collationner les variantes — ou pour mieux dire, les leçons — de ses divers manuscrits, pour en publier enfin, avec l'aide de Pierre Champion, une soigneuse et définitive édition critique.

La même étude, vous l'avez ensuite entreprise pour le *Paradis de la reine Sibylle* et l'on sait jusqu'où cette fois vous a conduit votre recherche : au sommet du Monte della Sibilla, dans l'autre même de Vénus. Dois-je dire que, pas plus qu'il y a cinq siècles, la déesse n'a daigné se montrer. Vous alliez là, il est vrai, non comme Tannhäuser, pour succomber aux enchantements, mais pour contrôler le récit de La Sale ascensionniste et vérifier sur les lieux les deux cartes du manuscrit de Chantilly. Les avez-vous feuilletés, interrogés et scrutés, tous ces précieux manuscrits ! La « cursive droite, menue, négligée, tremblée » de votre auteur vous est devenue à ce point familière que vous l'avez sans peine reconnue ici ou là, dans telles corrections ou telles annotations marginales. Effet admirable, vraiment, de votre expérience de paléographe et qui vous a permis, par delà tant de siècles écoulés, de surprendre l'écrivain au travail jusque dans ses revenez-y, ses scrupules, ses repentirs. La voilà bien la recherche — et la découverte — du temps perdu !

Ce faisant, vous apportiez votre pierre à tel édifice bâti par votre maître Bédier, tandis qu'il étudiait *le Lai de l'Ombre* : nous savons à présent que, tout comme leurs confrères des temps modernes, certains auteurs du moyen âge ont eu le souci de se relire et de procurer de leurs œuvres des éditions amendées.

Engagé à ce point, il ne vous était plus permis de vous arrêter en chemin ; il vous restait à éditer — et vous l'avez fait avec le même soin et la même conscience — les *Œuvres complètes*, d'Antoine de La Sale. Enfin, pour couronner tant de recherches, vous avez, en rassemblant vos notes, composé un substantiel essai de biographie critique sur *Antoine de La Sale aventurieux et pédagogue*.

L'aventure ! Aura-t-elle rempli la vie de ce fidèle écuyer du roi d'Anjou ! Missions et voyages, cavalcades et tournois, sièges et batailles rangées, votre récit détaille et colore chaque épisode de cette carrière mouvementée. Un jour pourtant elle prend fin. Le diplomate et l'homme de guerre font place à l'homme de plume et au pédagogue. Le bon roi René a fait Antoine gouverneur de son fils. On l'aurait pu croire définitivement rangé. Mais, sous le ciel trop ardent de Naples, le quinquagénaire ne court-il pas une nouvelle aventure, moins glorieuse en vérité, en épousant une fille de quinze ans ? Ce qu'il en advint, nous ne savons. Mais avec pertinence vous suggérez que la pointe de misogynie qui se devine dans le *Saintré* pourrait n'être pas sans rapport avec les déconvenues du mari.

On aimerait s'attarder à telle ou telle page du livre, reprendre en détail la vivante et très véridique histoire que vous nous contez. Car, pour n'avoir rien de la fantaisie d'une biographie romancée, celle-ci n'en est pas moins animée, chaleureuse et — vous même n'hésitez pas à le reconnaître — « cordiale ».

Votre passion pour La Sale ne vous a pas empêché de vous éprendre entre-temps de quelques autres héros, à certains égards frères de celui-ci. C'est ainsi qu'après les impressionnantes études de Longnon et de Pierre Champion, vous n'avez pas craint d'écrire à votre tour un *Villon*. L'alerte et gracieux petit livre ! Et tout d'abord, vous avez raison, à mon sens, lorsque, dans votre avant-propos, défendant une thèse qui vous est depuis longtemps chère, vous réclamez pour l'historien de la littérature le droit de recourir à la méthode historique et vantez le dépouillement des

archives, la recherche des sources, l'appel aux témoignages. Au reste, vous reconnaissez volontiers que le texte demeure l'essentiel, que c'est lui qu'il faut commencer par regarder, comme n'ont cessé de le recommander nos maîtres, et que c'est à lui qu'il faut toujours revenir.

A cet égard votre *Villon* me paraît répondre bien à votre intention de nous présenter, en même temps qu'un essai de critique littéraire, un essai d'histoire. Surtout vous avez voulu réagir contre cette légende qui peu à peu a déformé la figure du poète jusqu'à faire de lui le type même de la basse pègre, un gars du « milieu » à casquette et à rouflaquettes. Pourtant votre désir de voir dans l'humble pupille du chanoine de Saint-Benoît-le-Bétourné un « déclassé par le haut » et de lui découvrir, sinon toujours d'honnêtes, du moins de plus avouables relations, ne vous a-t-il pas conduit à l'éloigner trop du milieu où, d'assez bonne heure, il échoua et, dès lors, ne cessa de vivre : celui des ribauds, des tire-laine et des voleurs de grand chemin ? Je m'expliquerais ainsi votre sévérité un peu bien exigeante à l'égard du poète. Ami du clergé séculier et compagnon des « gracieux galans », il aurait dû, pensez-vous, rejeter les pensées basses et les propos orduriers. Mais s'il laisse, selon son vœu, le souvenir d'un « bon follastre », il fut aussi et surtout l'associé des Coquilards, dont il n'a pas impunément partagé la rude et périlleuse existence. Qu'importent les écarts d'une franchise qui peut paraître parfois vulgaire ou trop brutale. Si l'art du poète, que vous analysez si finement, ne suffisait à les racheter, il resterait encore, pour justifier notre culte, l'amère et combien poignante vérité de ses aveux.

Votre habileté et votre pénétration d'analyste, je les retrouve, avec vos autres qualités de critique, dans l'étude que vous avez consacrée au *Grand Meaulnes d'Alain Fournier*. De quelle plume, délicate et précise, vous évoquez ces villages, aux noms si joliment français, du Cher ou de Sologne, où se déroulèrent les « enfances paysannes » de l'écrivain. C'est ensuite, dans son cadre parisien du Cours-la-Reine et du Pont des Invalides, le grand et impossible amour d'Alain Fournier pour la svelte et blonde jeune fille, sitôt perdue que rencontrée. C'est encore, après la lente cristallisation du sentiment, la transposition de l'idylle de

la grand'ville dans les campagnes des jeunes années, où reprend vie, comme dans son vrai décor, l'image tant caressée d'Yvonne de Galais. C'est enfin — effet du hasard ou d'une secrète et préalable attraction ? — le goût de l'aventure, le sens de l'évasion, que vous découvrez, une fois encore, chez l'écrivain que vous avez choisi d'étudier.

« Un art est perdu, quand une formule est trouvée », a écrit l'auteur du *Grand Meaulnes* à l'un de ses confidents. Cet aveu, qui eût découragé un critique moins décidé, ne vous a pas empêché de rechercher, non sans doute l'esthétique, mais la conception du roman à laquelle l'écrivain a fini par s'attacher. Le réalisme magique, ainsi la peut-on nommer, apparaît comme une sorte de compromis entre le rêve et le vécu, entre la vie réelle et celle des symboles.

Votre essai de commentaire psychologique et littéraire laisse, malgré tout, subsister une énigme : celle du charme mystérieux, de la sorte d'envoûtement que nous subissons à la lecture du roman. On ne saurait d'ailleurs vous en faire reproche. Ne sommes-nous pas ici aux limites de ce qui s'explique, à l'endroit où la critique la plus ingénieuse et la plus fine doit elle-même rendre les armes.

J'espère, Monsieur, que vous me passerez cette faiblesse d'avoir parlé surtout de ceux de vos livres qui m'ont séduit le plus. Un père, lui, prétend ne pas faire de différence entre ses enfants, si nombreux, si divers soient-ils. Encore ne peut-il toujours se défendre d'avoir de secrètes préférences, alors même que l'irritent celles d'autrui. Les miennes s'accorderaient-elles avec les vôtres que je n'en serais pas étonné.

Je ne veux pas oublier non plus qu'il vous est arrivé, comme à M. le Sous-Préfet, de taquiner la Muse. Même, vous vous êtes écrié un jour, tel je ne sais plus quel jeune audacieux : « Anch'io son'romanziera ! » Vous vous montrez bien sévère, me semble-t-il, lorsque vous ne voulez voir dans ces vers et dans ce roman que péchés de jeunesse, gageure ou simple amusement. Tous vos livres, il est vrai, ne vous ont-ils pas amusé, quand vous les avez écrits ?

Je songe à présent à celles de vos publications où vous faites résolument œuvre de vulgarisateur. Pour en parler comme il con-

vient, il faudrait remuer un nouveau tas dans la pile impressionnante que représente l'ensemble de vos travaux.

Livres de vulgarisation ? Oui, sans doute. Encore ne faudrait-il pas s'y méprendre. Que vous exploriez les *Littératures étrangères du 20<sup>e</sup> siècle*, dressiez le bilan du *Roman français d'aujourd'hui*, racontiez la *Vivante histoire du français* ou enseigniez *l'Art d'écrire une lettre*, de *Rédiger un rapport*, c'est à un public déjà averti, à des esprits cultivés, je dirais même aux gens du monde que, de préférence, vous vous adressez. Je ne vois qu'eux, en effet, qui puissent pleinement apprécier, avec l'élégante aisance de votre style, le tour désinvolte de votre pensée et la gentillesse de vos intentions. Spécialiste, mais spécialiste sans œillères, pédagogue, mais pédagogue sans ombre de componction, vous aimez plaire à votre lecteur, vous avez pour lui mille délicates attentions. L'anecdote, le mot drôle, le mot d'esprit surgissent à tout moment de votre plume. Avec vous le vieil adage : « Instruire en amusant » reprend tout son sens. Bref, je ne sais par quel sortilège, la fêrule entre vos mains se change en rambeau flûri.

Dans votre œuvre si variée, les enfants ne sont pas oubliés non plus, témoins *Kadou*, un roman qui leur est destiné, et *Léopold II, ce géant*, l'histoire, ou plutôt la légende du grand roi, découpée en scènes vivantes et colorées, livre que les petits surprennent leurs parents à lire avant eux.

Je négligerais encore une part importante — et belle — de votre activité, si je ne rappelais les efforts que vous avez faits depuis bon nombre d'années pour *Défendre le français*. Les lecteurs d'un de nos grands quotidiens connaissent les allègres chroniques où vous traitez des questions du langage et dénoncez un à un les barbarismes et les solécismes que nous avons coutume de commettre sans malice, mais aussi sans remords. Pourtant, si vous vous en prenez à juste titre au débraillé de notre langage et à ses incorrections, vous vous gardez prudemment de jouer au puriste. Même je vous vois au premier rang des rieurs, quand des augures, que j'éviterai d'appeler académiques, condamnent solennellement tel emploi au nom des règles ou de la logique. Car, adversaire, ici comme ailleurs, de la loi du moindre effort, vous n'en adoptez pas moins certain laxisme et défendez volontiers

une langue alerte et familière, ce qu'un critique a nommé « la phrase en récréation », toute proche de celle du français parlé, de cette « parlure » vivante, débridée et mouvante, dont Claudel a vanté les délices et les bienfaits. En revanche, vous vous faites sévère à l'égard du style substantif, de plus en plus répandu, et partez en guerre contre certaines tournures qui vous paraissent justement la marque d'une écriture prétentieuse et gourmée.

« Bien écrire et bien parler », tel est enfin le but que vous proposez à tous ceux qui désirent respecter le génie de la langue française ; tel est aussi le titre d'une Collection que vous avez créée et que vous dirigez. Son catalogue compte dès à présent une dizaine d'ouvrages, dont quelques uns, aussitôt que parus, ont fait autorité.

Me voici, je crois, au terme de cette revue forcément rapide des multiples activités dont vos œuvres portent témoignage. Auteur abondant, vous vous êtes révélé en même temps auteur de qualité dans un genre qui pourtant ne passe pas pour facile. Votre succès, sans doute le devez-vous à une vocation qui s'est de bonne heure révélée autant qu'à votre ardeur au travail. Ce que surtout j'apprécie chez vous, c'est que les longues et parfois ingrates recherches, qui sont la servitude du métier, n'ont pu altérer, au cours de vos veilles, le juvénile entrain, la joyeuse humeur et l'enthousiasme du départ. Votre enthousiasme, il semble plutôt avoir grandi à mesure. Aussi voit-on rarement dans des ouvrages de cette sorte une telle alacrité s'unir à tant de solide information.

Il est un mot, je l'ai noté, qui revient souvent sous votre plume : c'est le mot *joli*. Vous remarquez volontiers ce qu'une parole, une attitude, une intention, un sourire peuvent avoir de joli. Cette fleur de « joliesse », vous avez bien du mérite à nous la faire respirer en un temps où l'utile, le pratique, l'immédiatement profitable ou la brutale nécessité ne laissent guère de place au geste élégant et gratuit, à la pensée haute et désintéressée.

Mon regretté maître, Lucien-Paul Thomas, à qui vous succédez parmi nous, vous eût certes approuvé dans cette campagne en faveur du joli. Il aimait comme vous le mot ; il recherchait et nous faisait voir la chose. Il savait aussi ce que *peuvent*, dans les sujets les plus arides, la finesse et la grâce de l'expression. En-

seignée par lui, avec quelle chaleureuse conviction je ne saurais l'oublier, la science ne nous apparaissait plus, à nous jeunes gens de vingt ans, que facile, aimable et souriante.

Dame Littérature et Dame Philologie, que vous avez, comme lui, servies avec amour et constance, vous ont aujourd'hui conduit ici. L'Académie de langue et de littérature françaises est heureuse de pouvoir vous accueillir. C'est, Monsieur et cher Confrère, ce qu'on m'a chargé de vous dire.

---

## Discours de M. Fernand DESONAY.

Mesdames, Messieurs,

Vous me permettrez bien de retenir un instant le compliment de gratitude qui est sur mes lèvres, pour céder à un penchant de lexicologue. Il m'est revenu que certains d'entre vous se donneraient volontiers du « cher collègue ». Pourtant, en vous appelant « mes chers confrères », j'ai conscience de suivre, à la fois, l'usage académique et le conseil du cœur.

Sont dits « confrères » — du latin médiéval *confratres* — ceux qui font partie d'une compagnie, d'une société religieuse, artistique, littéraire, particulièrement quand ils doivent aux autres membres le privilège du *dignus intrare*. Le Dictionnaire de l'Académie, auquel j'emprunte les éléments de ma définition, observe que, dans cette acception, le mot « confrère » s'oppose au mot « collègue », lequel désigne plutôt : celui, celle qui exerce une fonction que rémunère l'État, par rapport à ceux qui exercent cette même fonction ainsi rémunérée. Malgré le modique, le quasi symbolique jeton de présence, les membres de l'Académie française ne s'y trompent jamais. Je n'alléguerai ici qu'un seul texte ; il est extrait d'un preste croquis : *L'habit vert*, qui figure dans un ouvrage intitulé *Trois siècles de l'Académie française*. Henri Lavedan ironise en ces termes, à propos de la fameuse épée : « ...l'objet d'art et de prix qui bat de nos jours la jambe gauche de presque tous nos *confrères* ». Chose piquante, parmi les emplois que volontiers je réputerai abusifs du mot « collègue », j'épingle ce passage d'Alphonse Daudet, dans *Le Petit Chose* : « Il faut se résigner à endosser l'habit vert. Va donc pour l'Académie ! Si mes *collègues* m'ennuient trop, je ferai comme Mérimée, je n'irai

jamais aux séances ». Mais chacun sait qu'Alphonse Daudet avait au moins quarante et une raisons de bousculer les traditions académiques.

En ce qui me concerne, mes chers confrères, au respect de l'usage s'accorde le plus joliment du monde mon sentiment profond. La triple élection du 13 mai appelait en même temps que moi à l'honneur de siéger à l'Académie deux de mes excellents amis. Or si, selon l'adage latin, trois suffisent pour faire un collège, encore faut-il, pour que se nouent des liens de confraternité, qu'à l'élément quantitatif — et fût-il l'*omne trinum perfectum* — s'ajoutent ces valeurs de prédilection que sont les affinités électives.

Luc Hommel est un de mes plus anciens condisciples. Ensemble, nous avons joué le drame romantique sur les planches de notre « vert et vieux » collège de Verviers. Luc Hommel, dans le rôle du géôlier joueur et jureur James Tyrrel, m'étranglait proprement à la dernière scène du III<sup>e</sup> acte. Notre confraternité, on le voit, date de loin.

Quant à Robert Vivier, je l'aurai connu sous de moins dramatiques auspices : nommés le même jour à l'Université de Liège, nous n'avons cessé d'y faire deux enseignements à ce point parallèles qu'une branche du programme : l'histoire approfondie des littératures romanes, nous est échue *partim, partim*.

Mais ce sentiment d'amicale confraternité, qui se nourrit de pittoresques souvenirs de collège ou de la plaisante confusion de deux têtes sous un même bonnet carré, se fortifie encore d'une communauté d'origine quant au milieu géographique cher à Taine. Quelqu'un a déjà relevé que les nouveaux académiciens récemment choisis par leurs pairs étaient, tous trois, de la vallée de la Vesdre. Ils rejoignaient, du reste, dans votre compagnie, deux autres confrères, M. Lucien Christophe, Verviéttois, et mon collègue à l'Université de Liège Maurice Delbouille, de Chênée, issus de ce même étroit sillon que creuse entre des collines broussailleuses la rivière qui, mieux que partout ailleurs, est lave-laine.

Comment, je le demande, ne pas se sentir réjoui par tant et d'aussi heureuses rencontres ? Il convient, mes chers confrères, que mon remerciement soit à la mesure de vos attentions.

Ce fut, sans doute, une autre attention, de votre part, d'avoir chargé de m'accueillir un des plus jeunes parmi vous : comme pour

m'absoudre, par avance, d'un des péchés que l'on me reproche le plus communément et qui serait bien, si je ne m'abuse, un certain manque de gravité. M. Gustave Vanwelkenhuyzen a eu l'extrême gentillesse d'esquisser de ma personne un portrait que j'aurais mauvaise grâce à ne pas trouver flatteur, mais dont j'apprécie surtout la légèreté de touche. Tout comme j'apprécie en M. Vanwelkenhuyzen l'érudit historien du naturalisme français et de J.-K. Huysmans en Belgique, le parfait connaisseur du probe ouvrier des lettres que fut cet autre Verviétois Francis Nautet, du romancier de la Nouvelle Carthage Georges Eekhoud et du bon conteur des villages gris de la Moyenne-Meuse Jean Tousseul, l'auteur, enfin, d'un précieux ouvrage : *Paul Verlaine en Belgique*, auquel nous devons tant d'élucidations sur la physionomie à la fois émouvante et décevante du prisonnier du « château » de Mons.

Celui qui doit être reçu — et que nous nous garderons bien d'appeler encore, depuis la spirituelle mise au point de notre confrère M. Mario Roques, le « récipiendaire » — est quelque peu déconcerté par cet éloge préalable qui semble mettre le point final à une carrière de littérateur ou de philologue. M. Vanwelkenhuyzen n'a pas manqué d'insinuer — oh ! très discrètement — que j'aime assez me rapprocher du groupe des littérateurs. Je lui en sais gré. Non que je songe à battre ma nourrice. La philologie romane telle que me la montrèrent des maîtres comme Georges Doutrepoint et Alphonse Bayot, dont il me plaît de saluer ici, dans cette compagnie qu'ils honorèrent, la mémoire et la bonté, m'a appris le sens de la recherche précise. Mais j'ai aussi retenu de leur enseignement que le culte de la forme s'accommode fort bien d'une sévère discipline de travail.

Qui m'aura pareillement montré la voie ? Pierre Champion. Je veux évoquer son souvenir. Au temps déjà lointain — près d'un quart de siècle révolu — où nous préparions de concert la première édition critique du *Petit Jehan de Saintré*, il me découvrit, au gré de nos flâneries à travers le Paris des bouquinistes et du quai Malaquais où se dressait la boutique paternelle, dans ce « vieux quartier » de la rive gauche où, sur les traces de Marcel Schwob, nous cherchions à retrouver le visage d'un François Villon hume-vent, Pierre Champion, archiviste et fin lettré, éditeur de textes et créateur du siècle de Louis XI ou de la cour des Valois-Angou-

lême, me révéla cette griserie d'une symbiose où voisinent les préoccupations du chartiste paléographe et le goût d'écrire, c'est-à-dire, pour parler comme notre « consoeur » Colette, de « patiemment concilier le son et le nombre ».

A l'Académie, où nous nous réunissons, une fois par mois, autour d'une longue table d'un ovale qui arrondit fort galamment les angles, le groupe littéraire, comme il se doit, siège à la gauche du directeur en exercice ; plus rassis, plus rassurants, les philologues se rangent à droite. Aux philologues seuls, je crois bien, il arrive de rêver qu'il leur est donné de franchir la ligne de démarcation. Grâce au si indulgent compliment de bienvenue de M. Vanwelkenhuyzen, me voici quasiment excusé d'apparaître, en quelques-uns de mes livres, comme un philologue qui aurait gauchi du côté de chez les gens de lettres : un philologue, en somme, qui aurait mal tourné.

Tel fut, sans doute, — ou je me trompe fort, — le destin de Lucien-Paul Thomas.

\* \* \*

Je voudrais tracer de mon prédécesseur un portrait moral qui ne trahît point le modèle, mais qui fît songer, par exemple, à ce noble et fin visage de don Luis de Góngora y Argote, tel que le représente, au Musée du Prado, une toile attribuée à Vélasquez.

Vivait chez cet homme plutôt frêle, à la voix menue, au geste volontiers évasif, d'un maintien timide, un courage physique et moral qui n'avait, certes, rien à voir avec les éclats du Matamore de la *comedia* espagnole, mais qui rappelait singulièrement le Don Quichotte des derniers chapitres de la deuxième partie : « le saint de la justice », pour parler comme André Suarès, et qui ne nous apparaît, au fil des mésaventures et des désillusions, si émouvant que parce qu'il affronte tous les risques — tous — de la solitude, inadapté qu'il s'est découvert et qu'il est publiquement montré du doigt dans un monde où plastronnent les trafiquants d'épices et les quémandeurs bien en cour.

Liégeois, fils de Liégeois, Lucien-Paul Thomas, dès sa sortie de l'Université de sa ville natale, en 1905, a compris que ses opinions politiques lui interdisaient *in illo tempore* l'accès à une chaire de

l'enseignement officiel. Il ne se révolte pas contre l'irritant ostracisme : nanti de son parchemin, il prend la route de l'exil, de cette Allemagne d'avant 1914 qui se souvenait encore, dans ses séminaires de philologie romane, à Berlin comme à Halle comme à Bonn, d'avoir enseigné à son pétulant maître Maurice Wilmette la méthode des Tobler, des Suchier, des Foerster. Le jeune lecteur de langue française de l'Université de Giessen allait rapidement attirer sur sa personne et sur ses travaux l'attention du réputé dialectologue et grammairien de l'ancien français Dietrich Behrens : une carrière de professeur de littératures romanes, carrière qui s'oriente bientôt, par vocation, vers les études hispaniques, s'annonce, de 1911 à 1914, brillante à souhait...

Les canons du fort de Fléron, du fort d'Embourg, en décideraient autrement. L'agression allemande du 4 août signifie, pour Lucien-Paul Thomas, droit comme une bonne lame de Tolède, une injure dont il ressent, outre-Rhin, l'affront personnel. Pas une seconde il ne prêtera l'oreille aux sollicitations de ceux qui le pressent de demeurer dans sa chaire hessoise. Il regagnera Liège, Dieu sait au prix de quelles traverses !

Aux heures périlleuses de 1940 et surtout de 1941, quand l'Université libre de Bruxelles à laquelle il était attaché depuis 1920 se trouva à l'avancée du front intérieur, ce fut encore une autre forme du courage tranquille que le geste d'un Lucien-Paul Thomas continuant d'assumer la charge qu'il avait acceptée de président de la Faculté de philosophie et lettres. A partir d'alors je l'ai personnellement mieux connu, les marques de sympathie à mon endroit se multipliant de sa part. Éloigné que j'étais par une décision allemande de ma chaire de Liège, je compris bien vite que le mouvement qui rapprochait de moi mon collègue de Bruxelles lui était dicté par cette vertu qui le distinguait de tant d'autres, plus pusillanimes, et qui s'appelle le sens des responsabilités.

Puis-je demander la permission, Mesdames, Messieurs, d'évoquer un souvenir intime ? Nous sommes au cœur du quatrième hiver de la guerre. Aux tourments nés des malheurs de la patrie s'ajoute, pour Lucien-Paul Thomas, le déchirement que vient de lui causer la mort de sa femme, un coup dont il ne se relèvera plus. Il garde pourtant, malgré son deuil, par souci de servir une cause chère aux romanistes de nos quatre Universités, la prési-

dence de la commission du *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien français*. A l'issue d'une de nos séances de travail, il a eu la courtoisie de me prier à « La Roseraie », sa paisible maison des champs. De la Place communale de Boitsfort, où tourbillonne le norois, un autobus cahotant m'emporte vers La Hulpe, à travers une squelettique hêtraie. Lucien-Paul Thomas, par-delà les massifs veufs des dernières roses, au milieu de ses livres et de ses souvenirs m'attendait. La conversation, dans le soir qui tombe, a pris un tour de cordiale confiance ; nous sommes loin de ce ton à la fois professoral et professionnel que nous soufflent souvent, autour du tapis vert d'un jury d'examens ou dans le cadre rigide d'une solennité académique, nos habitudes et servitudes du métier. Et si je n'ai plus, aujourd'hui, mémoire des mots — exactement — qui furent échangés, j'ai gardé l'impression, au plus secret du cœur, d'un contact humain d'heureuse rencontre. Sur le quai sonore de la gare de La Hulpe où, parmi les cônes d'avare lumière que rabattaient vers le pavé les lampes encapuchonnées, j'attendis près de trois heures le train du retour, j'éprouvais encore, presque physiquement, la roborante chaleur de l'accueil.

L'ultime preuve de vaillance et qui est bien dans le droit fil de cette vie stoïquement vécue, il était réservé à Lucien-Paul Thomas de la donner au cours de la maladie qui ruina ses forces et, pour reprendre une expression de Valéry, « les machines de sa voix ». Jusqu'au dernier souffle, — et le mot prend ici tout son sens tragique, — le professeur aura gravi les trois degrés de la chaire devenue calvaire, « dédiant », comme l'a dit l'un d'entre nous, « à ses seuls disciples les restes d'une voix qui tombait, et d'une ardeur qui, elle, ne pouvait s'éteindre ». Lucien-Paul Thomas avait encore eu le chagrin d'apprendre l'assassinat, sous les balles des tueurs rexistes, de son beau-frère l'ingénieur Paul VandenBerghe, qu'il me souvient avoir rencontré plus d'une fois. Les vers de Góngora vieillissant hantaient sans doute ses insomnies :

*Toi-même ne t'épargneront les heures,  
Les heures qui s'en vont limant les jours,  
Les jours qui, peu à peu, rongent les ans...*

Rainer Maria Rilke professait que les hommes ont tous leur mort à eux, que chacun de nous porte sa mort à l'intérieur de lui-même, dans une sorte d'armure, comme un prisonnier. Si le chambellan Christoph Detlev Brigge à Ulsgaard eut la mort « terrible et impériale » qu'il avait nourrie de lui toute sa vie durant, la fin de Lucien-Paul Thomas, le 3 février 1948, à l'âge de 68 ans, dans une clinique de la banlieue bruxelloise, fut, digne et comme secrète, celle du parfait *caballero* qu'il n'aura jamais cessé d'être.

\* \* \*

Avant Lucien-Paul Thomas, l'hispanisme, dans nos sections de philologie romane, était — il faut bien le dire — le parent pauvre. Il appartenait à l'ancien professeur de Giessen de créer de toutes pièces, à l'Université libre de Bruxelles, un enseignement de la langue et de la littérature espagnoles qui n'a son équivalent ni à Louvain, ni à Gand, ni à Liège. La fondation par ses soins d'un Institut d'Études hispaniques bientôt annexé à la Faculté des lettres, Institut dont il fut nommé directeur en 1931, atteste la permanence et la ferveur d'une orientation née de la rencontre avec les poètes cultistes.

Pendant près de quarante années, de 1908, date à laquelle fut couronné par l'Académie royale de Belgique le mémoire sur *Góngora et le gongorisme considérés dans leurs rapports avec le marinisme*, un coup d'essai qui vaut un coup de maître, jusqu'à sa mort qui vint le frapper au moment où il mettait la dernière main à une traduction d'Unamuno, Lucien-Paul Thomas n'a cessé de s'intéresser à l'Espagne, dont l'enchantaient, à chacun de ses séjours outre-Pyrénées, « les campaniles couleur de rose ou de soleil », « les oliviers poussiéreux », « la pénétrante odeur de lavande et de romarin ». La Real Academia Española l'avait élu membre étranger, dès 1927. Neuf ans plus tard, le même honneur lui serait conféré par l'Académie argentine des lettres.

Qu'il me suffise de citer, parmi les nombreux travaux d'hispanisant de mon prédécesseur : *A propos de la bibliographie de Góngora* (1909) ; *Le lyrisme et la préciosité cultiste en Espagne*

(1909), un important mémoire publié à Halle-sur-Saale ; *La genèse de la philosophie et le symbolisme dans « La vie est un songe » de Calderón* (1910) ; la traduction, en 1913, des *Idylles et Songes* de Pío Baroja, ce Basque à l'humour altier dont deux nouvelles avaient été traduites dès 1906 et dont il serait encore question dans un article de 1933 ; *Précieuses de France et Précieuses d'Espagne* (1920) ; *L'épopée espagnole* (1920) ; *La novela en España* (1922) ; *Les adaptations françaises du « Romancero »* (1922) ; *François Bertaut et les conceptions dramatiques de Calderón* (1924) ; *Les jeux de scène et l'architecture des idées dans le théâtre allégorique de Calderón* (1925) ; *Pascal et saint Ignace* (1925) ; *La femme d'après les vieux proverbes espagnols* (1927) ; *Notes sur la bibliographie de Cervantes* (1929) ; l'Anthologie de Góngora, avec une substantielle introduction, des notes critiques et des traductions originales, dans la collection « Les cent chefs-d'œuvre étrangers » (1931) ; *Don Quichotte : valeur espagnole, valeur universelle* (1934) ; et cette si intelligente préface — véritable panorama de la littérature espagnole contemporaine — qu'à la veille de son élection à l'Académie, Lucien-Paul Thomas signa pour l'anthologie des *Poètes espagnols d'aujourd'hui*, de Mathilde Pomès.

Les lettres hispano-américaines, qu'il s'agisse du poète équatorien J. Carrera Andrade, de l'âme argentine ou d'Antonio Aita, lui doivent aussi des contributions de choix ; tout comme la poésie portugaise, héritière de cette lyrique galicienne du roi lettré Denis de Portugal.

L'ouvrage le plus important de notre confrère — je l'ai laissé entendre — est consacré à Góngora le Cordouan et au gongorisme envisagés, sous l'angle de la littérature comparée, dans leurs rapports avec le *secentismo* italien ou marinisme. Qui dit marinisme, pour bien des historiens littéraires encore, dit cultisme ; et de l'*estilo culto* à la préciosité française, le pas, dans les manuels, est vite franchi. Mais Lucien-Paul Thomas a montré, d'une manière péremptoire, que l'influence du Napolitain Giovan Battista Marino sur Góngora est nulle, ou peu s'en faut. Au demeurant, l'on serait assez disposé à admettre, aujourd'hui, que le chevalier Marin n'a que fort peu de chose à voir avec les authentiques Précieuses et Précieux de France, celles et ceux qui se grouperont,

au témoignage de M. Antoine Adam, entre 1654 et 1659, c'est-à-dire un bon quart de siècle après la période d'éclat de l'Hôtel de Rambouillet. Par contre, nous savons, toujours grâce à Lucien-Paul Thomas, que c'est à un jeune poète de Cordoue don Luis Carrillo que l'on doit la défense et exaltation du style hermétique en poésie et la mise au point de cette distinction, qui serait faite si souvent depuis, entre l'obscurité du poète et la perplexité du lecteur.

Ce que je voudrais souligner, sans entrer dans des analyses infidèles dès qu'elles sont condamnées à demeurer sommaires, c'est cette sorte de divination qui permit à mon prédécesseur de porter l'essentiel de sa curiosité vers un des problèmes qui passionnent le plus, en 1950, critiques littéraires et historiens des lettres. Il y a quelques semaines à peine, le congrès de la Société des Études françaises, réuni à Paris, proposait aux participants comme thèmes de discussion : baroque et préciosité. Toute une littérature s'ébauche sous nos yeux qui prétend renouveler le sujet. Or Lucien-Paul Thomas a vu — le premier, sans doute — et il a dit, avec un sens très aiguisé de l'interprétation de l'homme Góngora et des grandes œuvres telles que *Polyphème* et *Les solitudes*, que le cultisme ne se rapproche du baroque que dans la mesure où il correspond, au plus intime du poète, à une volonté d'exaltation qui l'écarte des sentiers battus. Il ne s'agit pas le moins du monde de stupéfier le lecteur par d'audacieuses subtilités ou des raccourcis insolents. N'est pas baroque qui veut : et chez Góngora comme chez un Agrippa d'Aubigné, par exemple, ou chez un Jean de Sponde, la tension du verbe serait proportionnelle, si l'on ose dire, à cet état de « déhiscence sidérale » dont parle quelque part Paul Claudel. Vertige des époques où les troubles civils, les guerres religieuses, les compétitions autour du trône jettent le poète, loin d'un classicisme ordonnateur ou d'un néo-classicisme pourri de tropes, vers toutes les démesures du lyrisme. Don Luis de Góngora y Argote, d'église et du siècle, tonsuré et amoureux, platonicien et ardent à vivre, familier de la pensée de la mort mais épris de gloire mondaine, Lucien-Paul Thomas l'aime et le comprend et l'explique à travers ses contradictions et pour ses contradictions elles-mêmes. Si le cultisme est d'Espagne comme un certain baroque, qu'il ne faut pas nécessairement confondre

avec le « churrigueresque », c'est que, comme l'a très bien vu notre confrère, « nul peuple peut-être — je cite — n'a mieux décrit (que le peuple espagnol) la désillusion, le fameux *desengaño* qui revient si fréquemment comme un écho douloureux des strophes étincelantes ».

De ce *desengaño* Góngora est l'écho le plus vibrant, le plus pathétique. C'est pourquoi, j'imagine, Lucien-Paul Thomas éprouvait, à le traduire, le frisson du risque, le goût de l'altissime.

Nous passons ici à un nouvel aspect de la physionomie nuancée, à un autre champ des curiosités de mon prédécesseur. Passionné comme il l'était de la forme poétique la plus raffinée, — et son inclination vers la préciosité et le cultisme est, à cet égard, révélatrice, — Lucien-Paul Thomas portait cet amour du verbe ailé jusqu'à vouloir en pénétrer les arcanes. Tandis qu'un Paul Valéry, à la fois créateur et critique, se préoccupe surtout de « marcher dans les pas de sa raison », à l'heure dorée où se redécouvrent, chaque matin, les lois de cette « écriture fatale » dont « l'ébranlement se compose d'après une méditation antérieure », pour Lucien-Paul Thomas, l'équation : poésie = ποιεῖν = faire l'incline de préférence vers les tâches plus humbles de démonteur diligent, mais ravi, des éléments les plus techniques du vers français.

Le drame liturgique de l'*Époux*, ou des *Vierges sages et des vierges folles*, qui, remontant à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, comporte des éléments latins et des éléments romans, use, dans les passages écrits sur des mélodies conservées et à notre sentiment actuel un peu grêles, d'une versification dont Lucien-Paul Thomas s'est acharné à tirer au clair tous les problèmes : leçons douteuses, structure strophique, composition, versification décasyllabique des farcitures romanes, versification latine, thèmes musicaux. Je le revois encore qui, dans une salle de cours de la vieille Université de Bruxelles, rue des Sols, à l'occasion d'une réunion de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, nous mettait au fait de ses patientes recherches, des premiers résultats. L'exposé progressait d'une démarche prudente, avec d'adorables scrupules qui étaient la rançon d'une exemplaire probité, presque vétilleuse. Les deux articles sur

le *Sponsus* publiés dans *Romania* sont désormais couronnés par une définitive étude d'ensemble, dont la fille de notre regretté confrère, M<sup>me</sup> Anny Colinet-Thomas, corrige en ce moment les épreuves.

Par une étude comme celle-là, poussée vers l'analyse de la musique ancienne et de la versification romane en terre périgourdine ou de Limousin dès les plus humbles origines, notre confrère préluait, sans nul doute, aux travaux qui devaient le conduire à parfaire ce beau livre : *Le vers moderne, ses moyens d'expression, son esthétique*, publié dans les Mémoires de notre compagnie (1943). Nous sommes à cent lieues des traités « mécaniques » de Becq de Fouquières, voire de ce Banville qui savait faire briller toutes les facettes du « bijou d'un sou » qu'est la rime. Rajeunissant les recherches de Thieme sur le rythme, complétant celles de Grammont, de Hytier ou de Verrier sur les techniques les plus modernes du vers français, étoffant le problème grâce à ses connaissances de comparatiste, Lucien-Paul Thomas s'efforce de montrer à ses amis les poètes, bien plus qu'à ses collègues les professeurs, de combien de ressources est riche celui qui veut épuisier, loin de la *pedestris oratio*, les mille et une possibilités de la langue des dieux. Des esprits chagrins se sont demandé jusqu'à quel point d'aussi exactes mensurations peuvent aider à l'intelligence du phénomène poétique. Pourtant, je connais, de Lucien-Paul Thomas, sur l'anapeste chez Racine des pages singulièrement éclairantes. Et nous savons fort bien que la musique verlainienne, —

*De la musique avant toute chose, —*

que les complaintes de Laforgue, les chansons de Guillaume Apollinaire et, plus près de nous, le grelot de Jacques Prévert cherchent leur pouvoir d'incantation du côté du son et du rythme plutôt que dans le jaillissement des images ou dans les cheminelements de l'idée. « La traduction poétique », a écrit quelque part Lucien-Paul Thomas, « exige ... une refonte complète des moyens d'expression » ; et il indique, comme condition première de ce travail de refonte, « l'harmonie ».

Au demeurant, ce subtil métricien s'est toujours senti de l'inclination pour les poètes les plus proches de son oreille étonnamment exercée. Collaborateur depuis 1932 du *Journal des*

*Poètes*, le clerc que nous avons connu ne croit ni trahir ni déchoir quand il se joint à l'équipe aventureuse et pleine de foi qui lance le *Courrier des Poètes*, une des séries des vivants *Cahiers* qui l'ont appelé à faire partie de leur comité de direction ; pas plus qu'il ne se fera prier lorsque des poètes à peine connus souhaitent obtenir de lui une préface à la traduction ou à l'édition de leurs vers.

L'amour de la poésie est le plus généreux des amours. Lucien-Paul Thomas, parce qu'il a aimé les jeunes poètes, a toujours su se montrer accueillant à toutes les innovations prosodiques, fussent-elles d'une liberté qui passe toute licence. Mais je ne crois pas déguiser la vérité si je dis ici, publiquement, qu'au traducteur en versions rythmiques de Góngora, au métricien qui parla si bien de « ces grands vers comme des lys » qui fleurissent *Bérénice* ou *Phèdre*, les rigueurs d'une prosodie enchaînée à de strictes lois définissaient, en dernière analyse, et malgré ses propres essais en vers libres, le monde fermé de l'expression pure. Fermé comme un huitain de Villon, comme un sonnet de Ronsard, refermé comme un alexandrin allusif de Nerval, comme l'éventail poétique de Mademoiselle Mallarmé. Une certaine préciosité n'est pas loin. Mais mon prédécesseur a toujours goûté les poètes précieux. Dans « précieux » il y a : qui a bien son prix. Et de même que n'est pas baroque qui veut, on n'est pas précieux sans ce sentiment de fine et rare connivence qui est inséparable du cultisme, — *culteranismo*, — lequel veut dire forme noble, conscience artistique, respect des plus jalouses valeurs de l'esprit.

Le précieux que j'essaie là de définir est, d'ailleurs, le plus bienveillant des hommes. Par une pente naturelle qui l'incline à la sociabilité, il donne le premier la politesse, soucieux de la donner — de la prodiguer — jusqu'au raffinement. A l'endroit de ses confrères, — et vous l'avez élu, à deux reprises, directeur, — de ses collègues, de ses étudiants, des poètes, des siens, Lucien-Paul Thomas pratiquait tous les rites de la gentillesse affectueuse. Il manquerait la note tendre à ce portrait moral que je me promettais tout à l'heure d'esquisser devant vous, si je n'insistais pas sur une qualité : la courtoisie, dont une certaine préciosité de langage et de manières est le reflet. Pour Lucien-Paul Thomas, de même que pour don Luis de Góngora y

Argote s'adressant à la cité de Valladolid, « un vilain de belle allure » vaudra toujours mieux qu'un « malpropre courtisan ». Et n'est-ce point aussi, cette aménité, au témoignage de Sancho, la note caractéristique de Don Quichotte : « Il ne saurait faire de mal à personne, mais il fait du bien à tous » ? Vraiment, quand Lucien-Paul Thomas choisit de vouer le meilleur de lui-même à Góngora et à l'Espagne des poètes et du dernier chevalier errant, ne convient-il pas d'y percevoir la résonance d'un mystérieux accord entre préciosité littéraire et noblesse d'âme ?

\* \* \*

Mesdames, Messieurs,

Parti que j'étais, il vous en souvient, d'une remarque de lexicologue sur le sens exact du mot « confrère », les exigences de mon sujet ne m'ont point détourné un instant du ton de la confraternité dont Lucien-Paul Thomas usait avec un charme et un naturel exquis. Grâce en soient rendues à l'homme plus encore qu'au savant ! Car l'immortalité académique serait, décidément, un bien facile sujet de plaisanteries si ne survivaient, dans la mémoire du cœur plus fidèle que la page du livre, des visages marqués comme celui de mon prédécesseur du double signe de la délicatesse et du rêve. Lucien-Paul Thomas, nous pouvons en être sûrs, aura beaucoup rêvé sur ce passage de la deuxième journée de *La vida es sueño* : « Nous sommes dans un monde si étrange qu'y vivre, ce n'est que rêver, et que l'expérience m'enseigne que l'homme qui vit rêve ce qu'il est, jusqu'au moment où il s'éveille. Le roi rêve qu'il est roi, et vivant dans son illusion, il commande, il dispose, il gouverne... Le riche rêve de sa richesse, qui lui donne tant de soucis ; le pauvre rêve qu'il souffre sa misère et sa pauvreté. Il rêve, celui qui commence à grandir ; il rêve, l'homme qui s'agite et sollicite ; il rêve, l'offenseur qui fait outrage... Qu'est-ce que la vie ? Une illusion, une ombre, une fiction ; et le plus grand bien est peu de chose ; car toute la vie est un rêve, et les rêves mêmes ne sont que des rêves... »

... Mais voici que je rêve, à mon tour, que je suis académicien. Laissez-moi rêver. Non pas, je me permets d'y insister, dans la

sotte espérance de cette immortalité dont j'évoquais, il y a un instant, le fallacieux mirage. Tout simplement, mes chers confrères, parce qu'il est agréable de vivre parmi vous. Nous sommes, tous ensemble, de bonne compagnie. Nous nous maintenons fermement attachés au meilleur usage de la langue française, à qui nous devons tant. Nos réunions ne sont jamais ennuyeuses ; et une séance comme celle-ci est même, pour mon ami Luc Hommel et pour moi, fort plaisante. Surtout, nous avons le sentiment de défendre des valeurs, hélas ! mortelles. Mortelle la prose des *Essais*, mortelle la nonchalance savante de La Fontaine, mortelle, comme le flux et le reflux de l'onde au bord du lac, une cadence de Jean-Jacques, mortelles les réussites les plus miraculeuses d'un Baudelaire... Mais nous défendons, nous tâchons même d'illustrer le français. « Défendre le français » : c'est le titre d'une chronique dont je fus le signataire dans un quotidien de chez nous. Passé le « milieu du chemin de la vie », je n'ai pas d'ambition plus haute. Trop heureux d'avoir pu rêver jusqu'au bout que défendre Baudelaire, Rousseau, La Fontaine, Montaigne, est un rêve qu'il vaut la peine d'avoir rêvé.

---

# Réception de M. Luc Hommel.

---

Discours de M. Henri DAVIGNON.

Monsieur,

Le bienfait des Académies serait-il dans l'accession à la notoriété de générations successives ? En vous recevant dans notre compagnie, je ne résiste pas au plaisir d'évoquer une étape de notre passé commun. Peu après l'autre guerre, dont vous sortiez victorieux après avoir combattu en première ligne avec plusieurs de nos futurs confrères, vous m'avez rejoint sur le seuil d'une vieille maison intellectuelle, elle aussi renouvelée par l'épreuve. Et comme je vous en ouvrais la porte avec empressement, avec cette sympathie un peu anxieuse pourtant d'un homme qui vient de dépasser la quarantaine pour celui de vingt ans plus jeune, vous marquâtes nettement votre intention de ne plus baisser pavillon. C'est pourquoi la *Revue Générale*, que je dirigeais, et à laquelle vous apportiez l'exubérance de la *Jeunesse Nouvelle*, fondée par vous, accepta d'ajouter sous ce titre une rubrique dont vous revendiquiez toute la responsabilité.

Au bout de très peu de temps la rubrique disparut et vous êtes resté. On ne s'abrite pas longtemps derrière le privilège de l'âge pour justifier un talent digne de s'en affranchir. Le moment est vite là, dans une carrière comme la nôtre, où la force de l'expérience enseigne à ne pas distinguer, au service de l'intelligence, entre les jeunes et les vieux. Vous voyant aujourd'hui à cette table académique, dans ce décor de tradition historique, j'éprouve mieux encore la vanité d'une telle discrimination. Je perçois néanmoins dans votre regard une persistante réserve.

Parmi les images qui nous environnent n'en cherchez-vous pas une dont l'absence est sensible ? Nulle ne mériterait autant à

vos yeux d'éclairer de sa flamme, précocement éteinte, les couleurs, à vrai dire assez ternes, de notre peinture officielle. Vous rêviez à elle, je le crois, et à votre insu, en écrivant des contes, un peu sommaires sur votre enfance verviétoise, des pièces de théâtre, assez tendues ; en esquissant aussi le grand roman mauriacien qui n'a point paru, faute peut-être d'une héroïne apte à vous satisfaire ; en donnant surtout des commentaires précis sur la réforme de l'État qui auraient pu vous conduire, comme plusieurs de vos émules, à occuper de hautes charges politiques.

Saluant la Princesse lointaine à laquelle vous devez de pénétrer chez nous, pardonnez-moi de ramener à Marie de Bourgogne tout ce qui vous préparait dès lors à être un jour son féal littéraire, son héraut poétique.

C'est entendu : jeune vous eussiez préféré conquérir d'emblée le laurier pindarique, décrocher la timbale théâtrale, briller comme conteur sensible. Et en même temps, car le rêve d'un Barrès, la passion d'un Maurras furent aussi les vôtres, faire prédominer dans la conduite de l'État les principes de l'Autorité chers à la génération issue de la première guerre. Tout cela, et vous en aviez l'étoffe, n'a pu être étranger à la préméditation de la grande œuvre mûrie ensuite au sein des soucis d'une nouvelle conflagration. Vous en avez porté la maturation comme otage jusqu'entre les murs suintants de la forteresse de Huy, en compagnie de notre confrère Gustave Charlier qui, lui, en rapporta des vers amoureux.

Les amours littéraires sont singulières. Elles refusent de nous quitter quand une fois nous leur avons cédé. Par des refoulements successifs elles épanouissent en nous une œuvre ainsi conçue à notre insu. Laissez-moi donc l'imaginer, ce serait bien la littérature qui vous aurait conduit vers la grande Dame de notre passé à laquelle vous étiez voué par les mêmes dons de compréhension légendaire et d'exaltation lyrique propres à son contemporain Chastellain, en des temps où la littérature et l'histoire confondaient leur domaine.

Cette confusion nous vaut le plaisir de vous accueillir ici. Sans elle, après un long stage et plusieurs épreuves doctorales, vous auriez pu attendre, sans doute, d'être appelé par les sa-

vants patentés qui, dans une classe de l'Académie des Sciences, fondée par l'Impératrice Marie-Thérèse, eussent été susceptibles de vous chicaner pour le charme inusité du style et pour l'absence exagérée de notes au bas des pages de votre grand livre. Marie pour Marie, à l'Autrichienne sa descendante, nous préférons la Bourguigonne, c'est-à-dire la Flamande et la Brabançonne, offerte par vous à notre respectueuse mais fraternelle sympathie.

Voilà donc, Monsieur, de quoi nous vous savons gré. Si, au titre de la Science pure, vous n'avez pas ajouté la plus petite découverte à ce que l'histoire établit sur la Souveraine éphémère des Pays-Bas, du moins lui avez-vous restitué par vos moyens, les nôtres, toutes les apparences de la vie. Procédé littéraire, dira-t-on et a-t-on dit. Eh ! oui ; et c'est pourquoi vous voilà membre d'une Académie de littérature. Laissez-moi abuser de la circonstance pour indiquer par quelques traits comment votre art d'écrivain, enjambant le fatras des documents authentiques, a réussi le simple et captivant portrait d'une héritière, placé dans le cadre de son grand héritage.

Pour le monde du roman et du théâtre les héritières n'ont pas souvent bonne presse. Elles font beaucoup figure de sacrifiées. Voyez Eugénie Grandet et Sygne de Coufontaine. Nul poète, nul romancier, nul dramaturge ne s'était avisé encore d'interroger l'angoisse, de situer la tragédie de cette fille du Téméraire devant la concurrence des prétendants, ni de chanter la déploration de sa mort précoce comme le dessèchement d'une fleur sur la garrigue de Wynendaele. Pour rendre la vie à cette morte illustre vous l'avez drapée dans les plis somptueux d'une fortune inégalée. En peignant l'héritière, l'héritage vous est devenu sensible. Richesse de nos Provinces, palpitante déjà comme celle d'un royaume, grandeur de ces Ducs, puissants autant que des rois. Ils se redressent dans votre livre à la mesure de leurs lits de parade à Dijon et à Bruges, gisants plus grands que nature selon l'expression, citée par vous de Brantôme.

\* \* \*

Marie de Bourgogne était-elle jolie ? L'histoire ne l'a pas établi ; mais vous nous faites pressentir de quel charme fut son

visage. En vous lisant attentivement, vous l'avouerez-vous ? c'est d'abord ce qui m'a préoccupé. Peut-on s'en tenir à ses portraits, vrais ou supposés en ce siècle d'art éblouissant ? Aucun ne subsiste authentique, du moins en peinture, fait de son vivant. Morte, on en est réduit à son mausolée et à ce commentaire hagiographique du grand Memlinc qui est au musée de l'hôpital à Bruges et où l'on veut qu'un rappel de ses traits souligne le visage amenuisé de la sainte Catherine du mariage mystique. Ni dans le bronze de l'église Notre Dame, ni sur le bois caressé par le pinceau memlinckien, rien n'évoque la personnalité charnelle de la femme, de la jeune fille. Vous nous avez mis sur une autre voie. Si l'on ne peut se fier aux évocations *post mortem*, les médailles d'un Napolitain, engagé par le Téméraire comme secrétaire aux Lettres latines, nous offrent la princesse en buste, qu'elle avait généreux, et dans un profil accusé en rondeurs. Et nous admettrons avec vous que « Marie n'était pas belle au sens plastique du mot, que ses traits manquaient de finesse, qu'elle accusait deux signes particuliers aux yeux et à la bouche. » Il est donc permis de se la représenter, ajoutez-vous, « comme une petite brune potelée, vive, gracieuse, non sans charme. »

Telle quelle, fut-elle aimée et aimait-elle ? C'est notre deuxième question. Enfant unique d'un prince puissant, elle a toujours entendu parler de son mariage et elle a su très vite que son cœur y aurait peu de part. Les déclarations intéressées, directes ou par procuration, elle a dû les prendre pour leur valeur propre. L'affection d'un époux lui apparaissait souhaitable, mais comme une protection armée. Sa dot, ce n'était pas seulement de l'or et des terres, mais des populations les plus fidèles à leurs princes tant que ceux-ci, respectant leurs franchises, les garantissent des convoitises extérieures. Peu favorable *à priori* à la recherche de Maximilien, fils de l'Empereur allemand, avant de le connaître, elle se décida de son propre gré à le prendre dès que la défaite de Nancy l'eut tragiquement placée dans la nécessité de s'appuyer sur un bras fort. Les deux médailles du graveur italien Candida, si savamment commentées par M. Victor Tourneur, traduisent en 1477 cette volonté d'aimer qui la défendra. Et la beauté fameuse du prétendant a fait le reste. Un échange de portraits, sans doute flattés, mode usuel des entrevues matrimoniales d'alors a pu se

doubler d'une transmutation sentimentale, vérifiée ce qui est rare par la réalité. Vous nous l'avez conté, Monsieur, avec une sobriété exemplaire, digne de servir de modèle à maint écrivain d'imagination. Tout est dans vos heureux raccourcis. Là où plusieurs de nos chercheurs de tares, de nos psychanalystes obstinés se fussent lancés à corps perdu dans l'exploration des dessous d'hérédité, de violence charnelle et de contrainte morale, vous avez suivi le bon sens, c'est-à-dire l'histoire.

Vous n'avez pas cédé non plus à la complaisance descriptive, encombrement de tant de romans, en reconstituant autour de votre héroïne la splendeur de ses États. Il vous a suffi de deux mots accolés pour qualifier le rayonnement de cette cour ducal brillante d'un éclat, égalé deux cents ans plus tard par la seule cour du Roi Soleil. Ce sont ceux de « Soleil bourguignon ». Ainsi s'intitule le plus beau chapitre de votre livre. Soleil itinérant puisque tour à tour Bruges et Gand, Bruxelles et le château enchanté de Hesdin en reçoivent non les rayons seulement, mais le chaleur centrale et sa lumière irradiante. A cette occasion vous revendiquez fièrement les origines bourguignonnes de l'ordre de la Toison d'or, né chez nous avec le mariage de Philippe l'Asseuré et d'Isabelle de Portugal. Au moment où un sombre destin prépare dans le court règne de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche l'éloignement futur des princes belges vers les trônes lointains d'Espagne et d'Allemagne et leur participation à des guerres dont nous serons souvent l'enjeu, il y a ce dernier bonheur d'une apothéose d'art et de littérature. Et le couple éphémère en aura éprouvé et favorisé la gloire.

Que serait-il arrivé si Marie avait été un garçon ? Voilà la troisième et dernière question que je vous poserai. Peut-être oiseuse comme tout ce qui voudrait désavouer le cours des événements accomplis. Elle s'imposait pourtant à un esprit comme le vôtre, pour lequel le sort de son pays est dépendant de son rôle européen. Vous avez cru, vous croyez toujours à la vertu bourguignonne de la Belgique. Ce fut donc un malheur pour elle d'entrer, par le mariage de Marie, dans l'orbite de l'Allemagne. Moins à vos yeux qu'à ceux de l'historien Henri Pirenne. Si Philippe le Beau, le fils de Marie, n'avait pas épousé Jeanne la folle, Charles-Quint, né chez nous, n'aurait pas réussi, maître du

plus grand empire, à encercler la France et la rivalité séculaire entre l'Est et le Sud n'aurait pas éclaté, dont notre pays a gardé les stigmates et l'horreur. Du moins notre personnalité, complexe et obstinée, nous aura-t-elle toujours gardés, depuis lors, d'être absorbé par une puissance centralisatrice.

On rejoint ici vos méditations d'essayiste politique. Elles cèdent *in fine* à la sensibilité du chroniqueur. Marie, épouse et mère, était heureuse. Sportive et chasseresse, à cheval et le faucon au poing, éprise du « mystère des bois et des rivières », habitant la lourde bâtisse surmontée d'un donjon et flanquée de huit tours du château de Wynendaele, où Chrétien de Troyes aurait pu composer son *Perceval*, elle fit une chute et mourut d'un mal fatal par ses suites. Après ses funérailles les États Généraux affirmèrent que « la Princesse dont l'âme était en purgatoire avait à l'heure de sa mort tant doucement prié qu'on fût uni ensemble et pour l'amour de ses enfants on gardât le résidu des pays ».

Ainsi se termine votre livre, roman si l'on veut, évocation d'âme par moments, chronique à la gloire d'un beau siècle et d'un cher pays.

\* \* \*

Après ce notable succès, reviendrez-vous jamais, Monsieur, à la littérature imaginaire ? Votre roman d'autrefois devait s'appeler *Brûlures*. Vous me l'aviez raconté. Il est peut-être écrit. Mais déjà, je le sais, son héroïne se trouve avoir une rivale de qualité. La seconde femme du Téméraire, Marguerite d'York vous a révélé un secret. Il reposait sans doute dans les archives anglaises et vous aurez le mérite d'avoir su vous l'approprier. C'est celui de l'invention par elle d'un prétendant tournaisien au trône d'Angleterre, un concurrent suscité chez nous à cause d'une ressemblance avec les enfants d'Édouard. Il ira, poussé et soutenu par l'intrigue de la Princesse porter ses armes contestables jusque sous les murailles de Londres.

Une de vos comédies, jouée au théâtre du Parc le proclama : *L'Amour n'est plus le maître*. Ce titre l'affirmait au moins : votre génération entendait se libérer des puissances sentimentales. On a beau s'en défendre, elles vous rattrappent toujours. Et vous vous êtes reconnu dans un compagnon cher à votre cœur.

Nous vous devons de lui avoir restitué sa juste place dans l'affection et l'estime de notre temps. Les Chroniques de Chastelain, écrivain français de Flandre, dormaient dans les pesants *in folio* d'une édition complète due au baron Kervyn de Lettenhove. Vous en avez tiré des « pages choisies » en nous donnant un croquis vivant de leur auteur. Cela fait le plus charmant petit volume.

Et c'est après l'avoir lu que je sais le mieux à présent pourquoi dans les vibrants *caucus* de vos jeunes années, au sein notamment de ce comité de rédaction de la *Revue Générale* animé par les boutades d'un prélat octogénaire, humaniste et gastronome<sup>(1)</sup>, et aussi parmi les sages ardeurs révolutionnaires d'une « Ligue de l'Autorité », et encore aujourd'hui à la présidence de l'austère société des *Scriptores catholici* — vous avez fait, vous faites toujours figure de jeune maître au sourire méditatif, à l'ambition intérieure. Ni la littérature, ni la politique, ni le barreau, ni la maîtrise de conférence à l'Université de Louvain n'ont complètement répondu à vos soucis intellectuels. Vous regardez au delà de vous-même, plus loin que notre temps. C'est la bonne distance pour se voir dans la vérité et comprendre les autres. Deux de vos prédécesseurs au siège académique que vous occupez aujourd'hui eurent en commun avec vous ce désir de se dépasser. Leurs carrières respectives, quoique brillantes, n'en avaient pas épuisé l'élan au moment où nous les avons vus prendre place parmi nous.

Firmin van den Bosch, bouillant animateur, âme de preux combattif, magistrat passionné, lettré convaincu livrait à un âge avancé l'apogée de sa personnalité dans les modestes rencontres de notre compagnie. Jules Destrée, poète et orateur, artiste et révolutionnaire, fondateur académique est mort dans l'amour fervent de la grandeur nationale et la dévotion attendrie à ceux à qui nous la devons.

Je vous souhaite, Monsieur, de trouver comme eux par votre investiture l'occasion de servir pleinement, avec le prestige de la langue française, la pérennité de notre patrie.

---

(1) Mg<sup>r</sup> Schyrgens.

---

**Discours de M. Luc HOMMEL**  
**prononcé à la séance du 9 décembre 1950.**

---

Mesdames, Messieurs,

François Mauriac écrivait récemment que les Académies sont, aujourd'hui, des institutions plus précieuses que jamais, « parce qu'elles témoignent que des hommes obstinés continuent à croire à la prééminence de l'esprit ». Je vous suis reconnaissant mes chers confrères, d'avoir bien voulu m'appeler à venir partager votre obstination. Obstination qui ne va pas sans mérite supplémentaire dans un pays où l'esprit ne souffle pas toujours où il veut.

Et vous-même, mon cher Directeur, n'êtes-vous pas parmi les plus obstinés de notre compagnie ? Y a-t-il beaucoup d'exemples chez nous d'une vie aussi exclusivement, aussi magnifiquement vouée aux lettres que la vôtre ? Et ma gratitude reste profonde et inaltérable envers vous qui, au bord de cette Vesdre lyrique que mon ami Fernand Desonay évoquait tout à l'heure, avez guidé mes premiers pas littéraires. Aujourd'hui encore, vous avez beau vous dissimuler derrière la robe de brocart d'une Princesse lointaine, je ne peux pas ne pas ressentir que c'est votre affectueuse et délicate indulgence qui m'accueille au seuil de cette Académie.

Mais n'est-ce pas à un autre grand obstiné que j'ai l'honneur de succéder ? N'avons-nous pas vu le baron Firmin van den Bosch, à 85 ans, les jambes percluses, rivé à sa petite table de travail, témoignant d'une étonnante alacrité intellectuelle, préoccupé de toutes les idées du jour, curieux de toutes les spéculations,

lecteur d'innombrables livres, et ne laissant tomber la plume de sa main que tout juste cinq jours avant de mourir ? « Le chef-d'œuvre de l'homme, a dit Goethe, est de durer ». Qui songerait à contester que de ce point de vue supérieur la vie de Firmin van den Bosch ait été un chef-d'œuvre. Admirable et tonifiant exemple de ceux-là pour qui la vieillesse n'est pas un âge mais une qualité. Et la langue me brûle de ne pouvoir citer ici les noms de ceux qui au sein même de notre Académie, je le dis sans l'ombre d'une flagornerie et avec une secrète et ardente ambition, continuent de réaliser, pour leur part, ce chef-d'œuvre qui est à la fois un chef-d'œuvre du cœur et un chef-d'œuvre de l'esprit.

Mesdames, Messieurs, quel passionnant roman que celui de ce petit garçon flamand né dans un bourg de Campine, à Peer, à l'ombre d'un délicieux hôtel de ville du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui, cinquante ans plus tard, au Caire, coiffé du tarbouche rouge, se trouve être le conseiller du dernier descendant des Pharaons ! Voilà, dira-t-on, un livre pour enfants sages ! Ne nous prononçons pas trop vite. Des éducateurs scrupuleux y trouveraient peut-être matière à expurger. Car, si Firmin van den Bosch fut procureur général aux juridictions mixtes du Caire, il fut aussi, suivant le mot de son bon biographe Joseph Conrardy, un « diable d'homme ».

Tout caricaturiste n'aurait pu que le représenter le porte-plume à l'oreille. Il eut tout jeune la vocation et l'on me permettra de dire la démangeaison d'écrire. Son premier rendez-vous fut un rendez-vous littéraire. Il avait vingt ans. C'était dans une guinguette au bord de la Meuse, à Namur, où il suivait les cours des Facultés Notre-Dame de la Paix. Il y rencontra Max Waller, qui, depuis quelques années, régentait, de son charme et de sa badine de dandy, la *Jeune Belgique*. Max Waller n'eut aucune peine à l'embrigader dans ce qu'il nommait « le bataillon sacré des Lettres ». Par la suite, on vit notre potache campinois installé derrière un « faro » du *café Sésino* à Bruxelles — notre *café de Flore* — « discutant de littérature », en compagnie d'Albert Giraud, d'Ywan Gilkin, de Georges Eekhoud, de Camille Lemonnier. Firmin van den Bosch a toujours marqué sa fierté d'avoir appartenu au groupe de la *Jeune Belgique*, d'avoir été de cette jeunesse qui — le mot est de lui — « délais-

sant les gestes augustes du billard », avait « à force de foi et de bravoure, restitué à notre pays la conscience de sa mission littéraire ».

Tel quel ce « compagnonnage » parut, cependant, suspect à certains maîtres catholiques, qu'effrayait la formule de « *l'art pour l'art* ». « Vous avez beau vous affirmer catholiques et prétendre le rester, s'écriait un distingué professeur de Littérature de l'Université de Louvain, s'adressant aux jeunes écrivains catholiques, l'art contemporain vous entraînera insensiblement, sirène perfide, vers les équivoques morales et les indifférences religieuses... Vous allez vous laisser inculquer un idéal littéraire vis-à-vis duquel la Morale et la Religion seront subalternisées, et avant peu, vous irez grossir le bataillon de l'Incrédulité ».

La question fut évoquée à la section littéraire du Congrès catholique de 1891, à Malines. Firmin van den Bosch se trouvait au premier rang de l'assemblée, aux côtés de son ami de toujours, notre éminent confrère le comte Henry Carton de Wiart. Une motion tendait à voir « désavouer hautement les écrivains qui se disent catholiques et nous compromettent et nous déshonorent ». Ce fut une belle empoignade : une bataille d'*Hernani* dans une sacristie. L'impétueux van den Bosch s'éleva contre ce qu'il nommait « un bill d'anathème ». « Enfants de l'Église, proclama-t-il, nous nous déclarons filialement soumis à ses dogmes et à sa morale ; mais, déniaut à qui que ce soit le droit de créer des « *Syllabus artistiques* », nous affirmons nettement notre admiration et notre sympathie pour la renaissance littéraire éclos sur le sol belge, et dont nous ne voulons pas qu'elle se passe en dehors de l'idée catholique afin qu'elle ne se fasse pas contre elle ».

Le résultat de cette échauffourée — il y a donc des Congrès politiques qui ont du moins des résultats littéraires — fut la création, à Gand, en 1892, de la revue mensuelle *Le Drapeau* chargée de promouvoir les idées défendues par les « Jeunes Catholiques » à Malines. L'initiative de cette création revient incontestablement à Firmin van den Bosch. Et par là s'affirmait, dès ce moment, un des traits caractéristiques de sa personnalité : l'homme de pensée, l'homme de plume se doublant toujours chez lui de l'homme d'action. Il avait installé le « *Forum* » aux

abords du « *Bois Sacré* ». Il assumait la rédaction en chef du *Drapeau*, entouré d'Henry Carton de Wiart et de Maurice Dullaert.

Éphémère comme tant d'autres revues de jeunes — elle ne vécut qu'une année — la revue *Le Drapeau* a, toutefois, son importance dans le mouvement de nos lettres, car elle servit à fixer ce qui serait désormais la position de nos écrivains catholiques à l'endroit des esthétiques nouvelles. « *Catholiques et Modernes* », telle était la devise, pas très originale mais très significative, adoptée par van den Bosch. « Catholiques nous sommes, proclamait le rédacteur en chef dans un manifeste, franchement, carrément, sans respect humain et sans compromissions. Mais modernes aussi, enthousiastes de notre temps, respectueux de ses gloires, amoureux de ses œuvres ».

Proclamation qui peut bien nous paraître naïve aujourd'hui, mais qui ne manquait pas de courage en ce temps-là où le conformisme passait, aux yeux de certains, pour une des formes de l'orthodoxie.

Au cours des débats malinois, comme van den Bosch avait lancé le nom de Verlaine, un abbé excité s'était écrié : « Vous soutenez un repris de justice » ! Accusation grave pour un futur procureur général. Mais qui n'empêcha pas *le Drapeau* de mener campagne — une campagne qui sera reprise par la revue *Duren-dal* — contre ceux que van den Bosch nommait les « pieds bots de l'enseignement catholique », ceux qui entendaient réserver « aux lettres classiques un monopole exclusif et despotique », tout en ostracisant les lettres modernes, sous prétexte qu'elles comptaient trop « d'auteurs mauvais » — mauvais, bien entendu, au sens moral. Et van den Bosch de lancer aux jeunes catholiques d'alors son mot d'ordre : « Relisez vos classiques, et lisez vos modernes ».

Aujourd'hui, en Belgique, personne ne peut plus accuser les catholiques et leur enseignement de n'être pas attentifs aux manifestations les plus raffinées de la littérature du jour. Que grâces en soient rendues au juvénile iconoclaste du *Drapeau*.

Une autre campagne encore à l'actif de l'auteur de *Coups de Plume* : celle qu'il menait en faveur de l'existence d'une littérature nationale, d'une double littérature nationale, d'expression française et d'expression flamande. « Nous ne sommes pas,

écrit-il, les « colons » de la littérature française ». Et prenant le parti de Picard contre Wilmotte, il s'efforce de démontrer que, tout au moins à partir de la *Jeune Belgique*, notre littérature est le reflet de notre « personnalité nationale », que nos écrivains sont « les interprètes de nos mœurs, les échos de nos enthousiasmes, les peintres de nos paysages ». Et en plus, s'écrie-t-il, notre littérature a fait « don aux lettres universelles du génie de Maeterlinck et de Verhaeren ».

Il citera aussi, à plusieurs reprises, ce mot de Max Waller, un mot que, nous Belges, n'avons pas fini de devoir méditer : « S'il est beaucoup de moyens de rendre un pays prospère, l'art seul le fait durable ».

Dans les temps héroïques — o hyperbole ! — de notre avant-quinzième littéraire, on est tenté de se représenter Firmin van den Bosch comme le tambour-major de nos lettres, jetant à tout instant, très haut dans notre ciel, sa canne à pommeau d'argent et à rubans tricolores.

Temps héroïques ! Ils pourraient trouver leur symbole dans la grande querelle littéraire dont van den Bosch s'est fait l'historien plus grave qu'amusé et qui, vers les années 1895, mit aux prises la *Jeune Belgique* de Giraud, Gilkin et Valère Gille et un groupe dissident : le *Coq Rouge* d'Eekhoud, de Verhaeren et d'Edmond Picard. Les premiers restaient fidèles à « l'art pour l'art », tandis que les seconds lui opposaient « l'art social ». Sur ce premier différend vint se greffer un autre, plus grave : celui du vers libre, que d'aucuns dénommèrent : « la prose culbutante ». On se battit avec passion. On se traita de « déserteurs », de « renégats ; de « momies », de « requins ». On en arriva même aux voies de fait (mais n'étiez-vous pas, mon cher confrère Georges Rency, à la tête des troupes de relève de cette bataille ?) Et van den Bosch qui, pour une fois, se trouvait au-dessus de la mêlée, de déplorer amèrement « ces déchirements qui compromettent la chère et grande œuvre commune : doter la Belgique d'un art national ».

Temps héroïques, vraiment, où la seule liberté en cause était celle du vers.

L'œuvre de Firmin van den Bosch relève, en ordre principal de la critique littéraire. Ses ouvrages majeurs sont : *Essais de Critique Catholique* (1898) ; *Impressions de Littérature Contemporaine* (1905) ; *Littérature d'aujourd'hui* (1909) ; *Les Lettres et la Vie* (1912). Ils englobent la période du naturalisme, du symbolisme et de ce que van den Bosch appelle l'idéalisme, représenté notamment par Barrès et Bourget. En relisant ces ouvrages, j'avais sans cesse à l'esprit le mot d'Ernest Hello : « La critique est la conscience de l'art ». Quel contraste avec la critique littéraire d'aujourd'hui ! Pour van den Bosch, et nonobstant le jugement d'ordre moral qu'il ne se retient jamais de porter, ce qui le guide, ce qui le passionne, c'est la recherche, la découverte de l'œuvre d'art en tant qu'œuvre d'art. Critique de caractère esthétique, avant tout. Aujourd'hui, la critique littéraire apparaît comme aussi « engagée » que l'ensemble de la littérature. Ce qui préoccupe le critique actuel, c'est, par-delà l'œuvre d'art, les idées qu'elle traduit, le système philosophique qu'elle reflète. Critique de caractère éthique. Il n'est, certes, pas sans intérêt de suivre l'évolution des idées à travers la littérature, mais à force de ne voir dans une œuvre que son « message », on finira par négliger les règles, la forme même de la création artistique. La critique d'aujourd'hui a cessé d'être la conscience de l'art. Danger certain pour la littérature.

Ce n'est pas que la querelle entre critique objective et critique subjective n'ait existé au temps de Firmin van den Bosch — on disait plutôt critique de principes et critique d'impressions. Mais cette querelle même continuait à se situer sur le plan de l'œuvre d'art. Van den Bosch en a traité à propos des chefs de ces deux Écoles : Brunetière d'une part, Jules Lemaître, d'autre part. On se doute bien que van den Bosch tenait pour Lemaître, contre Brunetière, pour la critique qui s'efforce de dégager la sensibilité d'une œuvre d'art plutôt que pour celle qui se borne à la juger suivant des critères établis. Mais, après avoir ainsi pris parti, van den Bosch, avec une élégance qui est tout à fait dans sa manière, consacre à Brunetière trente pages qui sont parmi les plus pénétrantes que l'on ait écrites sur l'auteur de *l'Évolution des Genres*.

Subjective, la critique de van den Bosch, soit, mais aussi

animée, pittoresque, savoureuse, vivante surtout, associant l'écrivain à l'homme, saupoudrée de cet esprit futé qui était le sien. Témoin, ce début d'une étude sur Bourget : « Que le nouveau roman de M. Paul Bourget s'ouvre par la perspective d'une « automobile contournant le chevet de Saint-François-Xavier », nul ne s'en étonnera de ceux qui se rappellent que l'auteur d'*André Cornélis* eut toujours le snobisme de suivre les modes ».

Peut-on dire, sur la foi du titre de l'un de ses livres, que van den Bosch ait fait de la critique catholique ? Entendons-nous. Il n'y a pas, pour juger une œuvre d'art, de règles qui soient propres à un catholique. Un critique ne peut condamner une œuvre uniquement parce qu'elle est moralement mauvaise. Ou bien alors, il n'agit pas en critique, mais en moraliste. Ce qui, d'évidence, n'empêche pas qu'un critique catholique, après avoir jugé de l'œuvre d'art, puisse et même doive connaître de sa portée morale. Telle est bien la critique qu'a pratiquée van den Bosch. Certains, qui ne partagent pas ses convictions, seraient surpris de la liberté avec laquelle, précisément dans ses *Essais de Critique Catholique*, il s'est exprimé, par exemple, au sujet de Zola, de « son œuvre de talent et de labeur », de son « génial pessimisme », à un moment où l'auteur des *Rougon-Macquart* n'était rien autre, aux yeux de nombre de catholiques, qu'un « excommunié ». Peut-on parler, à ce sujet, de tolérance ? Dans son discours de réception, van den Bosch a célébré « la vertu de tolérance ». Je ne peux m'empêcher de trouver le mot mal choisi, même un peu déplaisant. Tolérer, c'est se contraindre, se laisser forcer la main. On perçoit une nuance de mépris. Pourquoi ne pas plutôt parler de compréhensions ? Comprendre, chercher à comprendre : haute vertu sociale, vertu littéraire aussi.

Enfin, on peut dire que van den Bosch a été un critique national. Son œuvre présente une magnifique galerie d'écrivains belges. Ces portraits, suivant l'expression populaire, sont « parlants ». Il conviendra, de temps à autre, de faire visite à cette galerie. On y retrouvera un Edmond Picard provocant de jeunesse, un Verhaeren et son allure de grand Primitif, un Guido Gezelle savoureusement franciscain, un Rodenbach quelque peu déroutant parce que plus Parisien que Brugeois, plus journaliste que poète.

\* \* \*

Alors qu'il remplissait les fonctions d'avocat général près le Parquet de Gand, on apprend tout à coup que Firmin van den Bosch va partir pour l'Égypte, en qualité de juge à ce tribunal international que sont les Juridictions mixtes du Caire. Il a, à cette époque, 45 ans. C'est l'âge du démon de midi. Ce démon prend, chez l'ancien rédacteur en chef du *Drapeau*, la forme de la « Tentation de l'Orient », — qui sera, d'ailleurs, le titre de son meilleur livre. On est peu fondé à croire que le seul prosélytisme juridique ait entraîné van den Bosch jusqu'aux rivages du Nil. Cependant, comme juge, comme président, comme procureur général des Juridictions mixtes, il s'est acquitté de ses fonctions avec un éclat dont, sur cette terre d'Orient, notre pays a été et reste le grand bénéficiaire.

Mais le nouveau juge ainsi transplanté, va-t-il, il se le demande, rester fidèle à l'Art. L'Art avec une majuscule. Firmin van den Bosch, appartenait, en effet, à une génération qui avait — c'était un signe — un penchant pour les majuscules. « Ce milieu, écrit-il, est le plus délicieusement frivole du monde ». C'est le pays « des rêveuses nuits d'améthyste ». Les femmes y ont un teint d'ambre clair et des yeux d'agate noire. Tentation ! Tentation ! Mais voici M. le président des Juridictions mixtes dans son cabinet de travail. Il ferme le dossier qu'il était en train d'étudier. Il se lève, s'approche d'une des hautes fenêtres. Au-delà de la place des Consuls, on aperçoit le Nil couleur de jade entre des berges d'ocre. On frappe à la porte. M. le président ne répond pas. A quoi rêve-t-il ? Il rêve que ce blanc palais de Justice où il siège a été construit, il y a cent ans, pour une petite princesse égyptienne, du nom de Tékir, dont les poumons étaient rongés par la poussière du Caire, et qui y mourut un soir plus somptueux encore que les autres !... Nous pouvons être tranquilles : M. le président n'est pas perdu pour la littérature.

Entretemps, un grand rôle attendait van den Bosch : l'honneur d'être sinon le père en tout cas le parrain de la nouvelle Constitution égyptienne, laquelle s'inspire étroitement de la Constitution belge. C'est à cette occasion qu'il servit d'arbitre entre le roi Fouad et son Premier Ministre, dans une délicate question

de détermination des pouvoirs. Telle fut l'autorité de sa sentence qu'elle évita sans doute une révolution.

Durant la guerre 1914-1918, van den Bosch fut dépêché par le Gouvernement belge en Grèce, pour y soutenir le moral de la population, à l'évocation de la lutte héroïque que menait notre pays. Et l'on a mémoire d'un discours qu'il prononça à Salonique, à la veille de la débacle ennemie, et dont les clameurs d'enthousiasmes qu'il souleva allèrent se répercutant sur une mer d'apothéose.

Au Caire, inséparables du haut magistrat, nous retrouvons l'homme de lettres et l'homme d'action, toujours étroitement associés en van den Bosch. L'Égypte est trop saturée de beauté pour ne pas glisser vers une certaine somnolence de l'esprit. L'ancien congressiste de Malines se met en tête de « rallumer sur cette vieille terre, la flamme de l'intellectualité ». Et il fonde, au Caire, une Université populaire, dont on peut dire qu'elle a véritablement réveillé la jeunesse égyptienne. Autre grande initiative : la création du cercle « Les Amis de l'Art ». Ce qu'il veut — comme il l'écrit dans ce style toujours un peu romantique qui est sa marque, — « c'est amener les hommes et les femmes d'ici à soustraire quelques heures vespérales à la mondanité brillante et superficielle pour les vouer au culte de la Beauté ». Et il y réussit. L'on comprend, dès lors, qu'au moment de son départ, en 1929, après *Vingt années d'Égypte* — encore le titre d'un de ses livres — une voix autorisée lui ait rendu le plus émouvant des témoignages : « Sans vous, l'Égypte va redevenir plus grise et plus monotone ».

Vers 1927, notre procureur général est chargé, par un ministre égyptien, de présider une commission ayant pour objet l'embellissement d'Alexandrie. En quelques mois, ce port, auparavant « le plus mal éclairé de la Méditerranée », donnait, vu du large, la nuit, « le spectacle d'une étincelante féerie », et une superbe corniche le ceinturait à l'instar de la Côte d'Azur. Faisant allusion à cette réalisation, le roi Albert, qui daignait manifester quelque affection à notre éminent compatriote, l'accueillera, lors d'un de ses retours au pays, par ces mots : « Monsieur van den Bosch, vous avez achevé l'œuvre d'Alexandre le Grand ».

Une nuit d'avril 1929, le procureur général est à nouveau seul dans son cabinet de travail. Depuis un long temps déjà, il écrit. Ce sont ses adieux à l'Égypte. Pages discrètement nostalgiques, — rappels d'ombres dans ce pays de lumière, — qui serviront de préface à *Vingt années d'Égypte*.

Le voici installé à Bruxelles, rue Franz Merjay, dans une maison d'un orientalisme discret, parsemée de mignons sarcophages, de narguilés à cols de cobra, de sièges incrustés d'onyx, de portes à grillage blanc et d'assiettes remplies de « locoum ». Décor d'une retraite embaumée, aurait pu penser le visiteur. C'eût été mal connaître le maître de céans. En touchant le sol natal, il a senti naître en lui — moderne Antée — une force nouvelle. Il pourrait faire sienne la superbe devise d'une de nos vieilles lignées nobiliaires : « Repos ailleurs » ! Mais que va-t-il faire ? Il hésite. Va-t-il revenir aux lettres ? Ou bien va-t-il se laisser gagner par la politique ? Après la tentation de l'Orient, la tentation, plus perfide, du Pouvoir. Le parti catholique fait miroiter à ses yeux un siège de sénateur coopté. On lui préférera, en fin de compte, une personnalité mieux en cour auprès du Suffrage universel. Il en conservera tout juste l'amertume nécessaire à alimenter sa verve. On lui voit, dès lors, une activité multiforme. Il figure dans tous les comités : comités de rédaction, comités d'art, comités d'œuvres de bienfaisance et jusque dans un comité de l'Eau. Il fonde les *Scriptores Catholici*, réminiscence du fameux Congrès de Malines. En même temps, il publie des ouvrages de souvenirs : *Sur le Forum et dans le Bois Sacré*, *Ceux que j'ai connus*, *Vagabondages littéraires*. Souvenirs littéraires, mais aussi souvenirs politiques. Le style de van den Bosch qui, dans ses premières œuvres, pouvait, parfois, apparaître comme quelque peu relâché, se fait, à présent plus condensé. A l'art du portraitiste a succédé l'art du médailliste. Mais quelle sûreté et quelle finesse du burin ! Quelques traits à titre d'exemple. D'un de nos grands hommes politiques, il dira : « Il flirtait avec la vérité, mais ne l'épousait pas toujours ». D'un autre : « Il était, par la pensée, de l'école de Lacordaire, et par la parole, de la classe de Mounet-Sully ». D'un troisième : « Lui sait ce qu'il veut ; cela est méritoire à une époque où tant d'hommes politiques ne cherchent que ce que veulent les autres ».

... Le 10 mai 1940, à l'aube, la Belgique est prise brutalement à la gorge. Firmin van den Bosch sent, à ce moment, se rouvrir la blessure qu'il porte au flanc : de son fils Robert tombé pour la Patrie. Mais il surmonte sa souffrance. On le retrouve bientôt à la tête d'un comité, le comité des Lettres et des Arts du *Secours d'hiver*. Combien d'artistes, combien d'écrivains lui doivent de n'avoir pas eu à tendre la main. Son optimisme forçait les difficultés. Il finissait presque toujours, cet optimisme, par bourgeonner en mots d'esprit. Ses « mots de guerre », il aura la coquetterie de les rassembler sous le titre : *Aphorismes du temps présent*. Certains de ces mots, colportés de bouche à oreille, durant ces années de misère, faisaient l'effet de vitamines morales. Tel celui-ci : « Aujourd'hui, la plus grande tentation de saint Antoine serait de tuer son cochon ».

Au jour même de la délivrance du pays, le baron Firmin van den Bosch atteint ses quatre-vingts ans. Sa vitalité est intacte, sa lucidité parfaite, son esprit plus aiguisé que jamais. On songe à ce curieux mot de Sainte-Beuve à propos de Pontmartin : « Il eut de la jeunesse et les échos l'ont répété ». Quatre-vingts ans, c'est, en somme, un palier. On peut repartir de là pour une nouvelle étape. Ce sera l'étape journalistique. Durant plusieurs années, d'une plume d'où jaillissent des étincelles, il va donner, presque quotidiennement, à la *Libre Belgique*, les « Billets du catholique indépendant ». Ce que veut ainsi ce vieux lutteur, au soir de sa vie, ce n'est pas s'illustrer, c'est servir, servir sa foi, servir son pays, servir — mais en toute indépendance — son parti, servir encore les lettres et les arts. C'est sur cette suprême passion que ses yeux se fermeront.

\* \* \*

N'avais-je pas raison, Mesdames, Messieurs, de dire que la vie de Firmin van den Bosch avait été un chef-d'œuvre ? On y trouve ce que l'on pourrait appeler les vertus classiques : l'unité, la force, la noblesse du sentiment, la valeur de la pensée, la qualité de la forme. Le tout, cependant, « aigretté » — néologisme qu'il affectionnait et qui trahissait son goût d'un brin de panache — de l'ironie la plus fine, celle qui sourit de soi-même. A quoi

venait encore s'ajouter une vertu de plus en plus rare et de plus en plus nécessaire, l'optimisme : ce soleil intérieur qui éclaire et réchauffe tout ce qui l'approche. N'est-ce pas, au fond, cet optimisme qui a donné et donne encore son caractère réconfortant à la vie de van den Bosch ?

Vie réconfortante. Ceux-là — combien nombreux ! — peuvent en témoigner, hommes politiques et hommes d'affaires, homme d'œuvres et hommes de plume, prêtres et laïcs, jeunes et vieux, qui, alors qu'une ankylose des membres inférieurs le clouait sur son fauteuil, se rendirent, pour y chercher conseil et courage, à cet appartement de la rue Blanche où le baron van den Bosch avait émigré depuis la guerre. Au bout d'un long couloir sombre, cette petite chambre claire, avec son lit de camp, sa table étroite, sa vue ouvrant sur le dôme du Palais de Justice, et ce petit vieillard sémillant qui accueillait ses « visiteurs du soir », assis, mais les deux mains tendues, de sa bonne voix rauque, une cigarette narquoise au coin des lèvres et le pétilllement du regard derrière le binocle... Ah ! cette petite chambre, ce fut vraiment, durant deux ans, je crois pouvoir le dire, un des centres nerveux du pays !

L'optimisme de van den Bosch tenait à sa bonté, qui était foncière et cordiale, et aussi à sa foi, qui était simple et nue, comme les vieux christs rouillés de sa Campine natale.

La foi de van den Bosch, comme elle l'a aidé, comme elle l'a guidé, comme elle lui a facilité toutes choses ! Cette foi, on peut en parler sans crainte de heurter un non-croyant ; car, suivant le mot admirable de Péguy, elle était faite « moitié d'Espérance et moitié de Charité ».

Et c'est cette foi encore qui lui fit la mort sereine, presque joyeuse.

Lui-même m'en a fait la confidence — combien émouvante ! C'était deux ans avant sa mort. Pour la première fois, la maladie venait de le terrasser : un empoisonnement de tout l'organisme. Le cas était grave, quasi désespéré. On avait transporté le malade dans une clinique. Il s'était confessé, avait reçu l'extrême-onction. A présent, il était seul. La nuit allait commencer. Serait-ce la dernière ? Il ne restait en lui que cette unique pensée ; elle le poignait confusément. Et voici qu'à un moment, sortant de sa demi-

prostration, il ouvre les yeux. Une infirmière veillait dans la pièce voisine ; et la lumière voilée d'une lampe de table formait, dans le chambranle séparant les deux pièces, un grand rectangle lumineux. « Dans ma fièvre, me confessait van den Bosch, l'idée me vint peu à peu que cette lumière ne pouvait être que celle-là même qui éclairait le passage entre la Vie et la Mort. Et cette idée devint une idée fixe. Je m'y abandonnais ; elle dissipait petit à petit mon angoisse ; et je crois bien que j'ai fini par lui sourire. Depuis lors, concluait-il, la pensée de la mort m'est devenue presque amicale ».

Telle fut la nuit pascalienne de Firmin-Joseph-Marie, baron van den Bosch.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

## Communications.

	Pages
Discours de M. Henri DAVIGNON du 14 janvier 1950 .....	1
<i>L'Imparfait en Poésie</i> , lecture par M. Marcel THIRY .....	4
<i>Van Lerberghe à Bouillon</i> , lecture faite par M. Joseph CALOZET ..	13
<i>Un Poème inédit d'Émile Verhaeren</i> , lecture faite par M. Thomas BRAUN .....	16
<i>Témoignages et Souvenirs de Georges Eekoud</i> , lecture faite par M. Georges RENCY .....	17
<i>L'Enseignement du Dialecte à l'École</i> , lecture faite par M. Louis PIÉRARD .....	31
<i>Une Ancienne Amitié</i> , lecture faite par M. Constant BURNIAUX ....	35
<i>Une Précision sur l'Évolution mystique de Max Elskamp</i> , lecture faite par M. Charles BERNARD .....	44
Discours prononcé à l'ouverture de la rue Jean Haust à Liège par M. Maurice DELBOUILLE .....	51
<i>Commémoration du 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Honoré de Balzac</i> <i>Hommage à Balzac</i> par M. Henri DAVIGNON .....	55
<i>Balzac et la Belgique</i> , discours par M. Gustave CHARLIER .....	57
<i>Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et les recherches Balzaciennes</i> par M. Mario ROQUES .....	67
<i>Surlimbès</i> , lecture faite par M. Pierre NOTHOMB .....	85

## Séances publiques.

### RÉCEPTION DE M. FERNAND DESONAY

Discours de M. Gustave VANWELKENHUYZEN .....	93
Discours de M. Fernand DESONAY .....	105

---

	Pages
<b>RÉCEPTION DE M. LUC HOMMEL</b>	
Discours de M. Henri DAVIGNON .....	119
Discours de M. Luc HOMMEL .....	126
<b>Chroniques.</b>	
<i>Toast prononcé à l'occasion du cinquantième anniversaire professionnel de M. Charles BERNARD</i> .....	26
Paroles prononcées par M. Henri DAVIGNON à l'occasion du décès de M. Valère GILLE .....	83
<b>Rapports.</b>	
Rapport du jury du Concours scolaire de l'année 1950 .....	77
Liste des ouvrages reçus .....	28

---

# PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

---

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre » 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

**Bulletin**, t. I-XXVII, 1922-1949.

**Annuaire**, 17 vol., 1928-1947.

## Mémoires.

- Les Sources de « Bug-Jargal »* par Servais ÉTIENNE.  
*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.  
*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.  
*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKEN-  
HUYSSEN.  
*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SORRIL.  
*Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*,  
par Marcel PAQUOT.  
*Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean  
de Haynin*, par Marthe BRONCKART.  
*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.  
*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898*, par François VER-  
MEULEN.  
*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Made-  
leine REICHERT.  
*Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse*, par  
Louis MICHEL.  
*La Théorie de l'art pour l'art chez les Écrivains belges de 1830 à nos jours*, par  
Robert GILSOUL.  
*Le Parler de La Gleize*, par Louis REMACLE.  
*Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*, par Léon-Louis SOSSET.  
*Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*, par Georges  
DOUTREPONT.  
*Fernand Severin. Le Poète et son Art*, par Élie WILLAIME.  
*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en  
1240*, par Maurice WILMOTTE.  
*L'Esthétique de Georges Rodenbach*, par Anny BODSON-THOMAS.  
*Le Vers moderne*, par Lucien-Paul THOMAS.  
*Il y avait une fois*, par François MARET.  
*Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)*, par G. CHARLIER.  
*Œuvres d'André Fontainas*, par Marguerite BERVOETS.  
*La culture en Hesbaye Liégeoise*, par Léon WARNANT.

## Textes anciens.

- Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers  
l'an 1200*, Édité par Alphonse BAYOT.

*La Tragi-Comédie pastorale* (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

*Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier.* Édité par Rita LEJEUNE.

*Médecinaire liégeois du XIII<sup>e</sup> Siècle et Médecinaire namurois du XV<sup>e</sup>* (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Édités par Jean HAUST.

#### Rééditions.

Octave FIRMEZ. — *Jours de solitudes.* Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En pays Wallon.*

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses.*

Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée.*

Edmons PICARD. — *L'Amiral.*

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

P. HEUSY. — *Un Coin de la Vie de Misère.*

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges.* Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.